Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Paul Claudel
de l'Académie Française

L'ÉCHANGE
(première version)

(1893)

Table des matières

PERSONNAGES

LOUIS LAINE

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

MARTHE

LECHY ELBERNON

ACTE PREMIER

L'Amérique. Littoral de l'Est. Une plage au fond d'une baie enceinte par les roches et par des collines boisées ; les arbres descendent jusqu'à la mer. La marée est basse et laisse la grève découverte. Premières heures de la matinée.

Marthe est assise sous les arbres, les yeux fixés à terre. Louis Laine, un jeune homme maigre et robuste, aux cheveux noirs et à la peau cuivrée, sort de l'eau et revient près d'elle. Il s'essuie le corps nonchalamment avec de l'herbe qu'il arrache, puis, s'accroupissant, il demeure en silence. Du menton, il fait un petit signe, montrant la ligne de l'horizon.

MARTHE

La journée qu'on voit clair et qui dure jusqu'à ce qu'elle soit finie !

Dis, Louis, toute la nuit il a plu

À verse, comme il pleut ici, et j'écoutais l'eau, songeant à tous ceux qui l'écoutent

À ce même instant, qu'ils se soient réveillés ou ceux qui ne dorment pas encore.

La mer à la marée de Minuit débordait

Avec tout son bruit, crachant contre la porte fermée.

La voilà qui s'est retirée, et deux fois elle remplira ses bords, suivant la Lune

Et le Soleil jusqu'à ce qu'il soit retiré aux hommes comme une lampe,

Afin qu'ils puissent dormir.
– Mais tu n'as point passé la nuit dehors ?

LOUIS LAINE, *remettant son pantalon et sa chemise, qui est couleur sang de bœuf.*

Bah !
J'ai vu bien d'autres temps.
– Mais j'étais couché dans un lit.

MARTHE

Où étais-tu ?

LOUIS LAINE

Chez eux.

Il désigne du pouce un côté de la scène derrière lui. Silence.

MARTHE

Tu as bien fait de ne pas passer la nuit dehors.

LOUIS LAINE

J'étais empêtré dans le chaud, j'étais emmêlé dans les draps !
Et je suis sorti de la maison à demi rêvant, riant, bâillant,
Et je marchais tout nu, et des pins
Les gouttes d'eau me tombaient entre l'oreille et l'épaule.
Et d'un coup je me suis jeté, la tête en avant,
Dans la mer, telle que le lait nouvellement trait.
Et étant remonté j'ai rendu mon souffle et en même temps

J'ai vu que le soleil s'était levé, et de nouveau ayant respiré à plein corps,

Culbutant entre mes genoux, je me suis enfoncé en bas.

Comme une pierre qui disparaît,

Je descends dans la profondeur de la mer.

Et tantôt je nageais, et tantôt, près du rivage, me tenant debout, je me passais les mains sur le corps du haut en bas,

Comme un homme qui se dépouille d'un vêtement.

Il se couche tout de son long sur le dos.

MARTHE

Est-ce que nous partons demain, comme tu l'avais dit ?

LOUIS LAINE, *paresseusement.*

Demain...

Ah oui.

– Demain ? Est-ce que j'ai dit cela ?

Je ne sais ce que c'est qu'hier et que demain. C'est assez que d'aujourd'hui pour moi.

MARTHE

Maintenant que les maîtres de la maison sont là...

Silence.

LOUIS LAINE

Je vole dans l'air comme un busard, comme Jean-le-Blanc qui plane !

Et je vois la terre paraître sous les flammes du soleil, et j'entends

Le craquement de l'illumination gagner

La terre sous la splendeur du soleil, et les fleuves qui coulent selon la bosse de son corps, et les passants qui changent de place petitement,

Et les chemins de fer, et les maisons éparses, et les villes des hommes dans la poussière.

C'est l'heure où l'ouvrier bâillant remet la courroie sur la roue, et le balancier plonge au travers du parquet.

– Mais je regarde seulement si je ne trouverai pas un lapin avant qu'il rentre au bois ou une dinde sur la branche.

MARTHE

Dis-moi,

J'aimerais mieux m'en aller, comme tu l'avais dit.

LOUIS LAINE

Pourquoi ?

MARTHE

Tu disais que nous irions là-bas et nous aurions une maison à nous.

Je ferai ce que tu voudras, Louis.

(Profondément :) – Je n'aime pas ces gens d'ici.

Sans doute c'est très gentil qu'ils t'aient pris ainsi pour surveiller.

Mais je n'aime pas cet homme, quand il vous regarde ainsi fixement, la main dans sa poche comme s'il comptait dedans ce que vous valez.

Et cette femme, – c'est sans doute sa femme, –

(Avec expression :) Avec ces yeux qu'elle a !

Elle ne rit jamais et toujours elle a l'air de rire.

LOUIS LAINE

Regarde, là-bas ! Eh ? au ras du cap, vois-tu ?

MARTHE

Quoi donc ?

LOUIS LAINE

La fumée ! ne vois-tu pas la fumée ? C'est la Vieille-de-dessous-la-Vague qui fait la cuisine ;

Elle a des coquillages pour oreilles. Sa cheminée dépasse quand le flot est bas.

Et les chambres sont pleines de défroques de marins, plus que les maisons de prêts sur gages ; et de montres, et de sifflets,

Et de cloches avec le nom du navire ; et de pièces d'or et d'argent que la mer a usées comme des graviers ; et de sacs de grenats.

Un jour que le chauffeur du « Narragansett »...

MARTHE, *tendrement.*

Tu as toujours des histoires à raconter !

LOUIS LAINE

Je n'ai pas été élevé

Dans les villes aux rues infinies, pleines de peuple, et de l'arbre la feuille touffue est agitée devant le ciel couleur de feu.

Une araignée

M'avait attaché par le poignet avec un fil et j'avais de l'herbe jusqu'au cou ;

Et du milieu de sa toile elle me racontait des histoires, telle qu'une femme assise.

Et je connaissais les fourmis selon leur nation,

Quand elles vont et viennent comme les ouvriers qui déchargent les bateaux, comme les scieurs de bois qui s'en vont portant des planches deux par deux.

C'était chez ma nourrice.

Ensuite mon père m'avait pris avec lui à son office, mais je ne savais rien, et j'allais passer la journée dans le trou à charbon

Pour lire la Bible, et je prenais de l'argent dans la caisse ;

Et il m'a chassé de la maison. J'ai du sang d'Indien dans les veines. Ils avaient un dieu qu'ils appelaient « le Menteur »,

Parce qu'il n'est pas revenu.

MARTHE

Et c'est alors que tu as traversé l'Océan blanc

Afin que tu viennes me prendre où j'étais ?

LOUIS LAINE

J'ai lu la fin d'un livre sur eux ; on ne sait pas par où les hommes rouges sont venus,

N'emportant rien avec eux, dans cette terre qui était comme un fonds abandonné, et il y avait trop de place pour eux.

Et ils vivaient, faisant la guerre aux animaux qui y étaient ;

Et ils les connaissaient par leur propre nom, et leurs tribus avaient fait alliance ensemble.

Mais les blancs sont venus, traversant la largeur de la mer ;

Et ils ont fait un champ, et, ramassant les pierres, ils ont fait un mur autour et chacun vit à la place où il est,

Et l'ancien guerrier s'en va, comme sur l'aile de la fumée.

– Maintenant je vois les millions d'hommes qui vivent ici !

MARTHE

À quoi penses-tu ?

LOUIS LAINE

Je voudrais être menuisier.

MARTHE

Menuisier ?

LOUIS LAINE

Je voudrais être conducteur de diligence en Californie.

MARTHE

Il va faire chaud aujourd'hui.

Silence.

LOUIS LAINE

Il est dix heures, et le soleil monte dans la force de sa cuisse.

Ce n'est plus l'heure où l'eau des lacs a la couleur de la fleur du pommier,

Blanc avec un peu de rose, et la figure de l'enfant s'ouvre comme une rose rouge.

Mais de la gauche tu frappes les hommes avec une lumière éclatante,

Et la sueur brille sur leurs fronts, et ils te regardent en montrant les dents d'en haut.

L'active scie

Flamboie au travers de la planche, et les usines sont pleines, et les écoles ; et l'ouvrier à genoux,

Un boulon entre les dents, ramasse sa pince ; et à l'intérieur de la Bourse,

Les hommes d'argent aux yeux de sourds aboient et agitent les mains.

Et la nuit ramène la volupté.

Et le dimanche ils iront aux champs, rapportant des feuilles et des bouquets de fleurs jaunes.

Mais moi, je ne fais rien du tout le jour, et je chasse tout seul, tandis que les rayons de soleil changent d'endroit, écoutant le cri de l'écureuil.

– Et combien reste-t-il encore ?

MARTHE

Il ne reste plus rien.

LOUIS LAINE, *soulevant la tête.*

Comment ? plus rien ? Tu dis qu'il ne reste plus rien ?

MARTHE

Il ne reste plus rien.

LOUIS LAINE

Déjà !

De tout cet argent que tu avais emporté.

– Je me ferai épicier dans l'Ouest. On peut faire de la monnaie. On peut faire la banque avec les mineurs.

MARTHE, *plaintivement.*

M'aimes-tu, Laine ?

LOUIS LAINE

Toujours cette question que font les femmes !

MARTHE

Les femmes ? quelles femmes ?

LOUIS LAINE

Est-ce que tu n'es pas une femme aussi ?

MARTHE

Une femme aussi ? Il n'y a pas de femmes !

Je suis malheureuse, Laine, je suis jalouse, Laine ! et je voudrais toujours être avec toi.

Et quand tu t'en vas, j'en ai de la peine et du ressentiment.

Et je voudrais te suivre et être là sans que tu le saches, et savoir tout ce que tu fais.

Car peut-être que tu vas avec d'autres femmes et que tu ne me le dis pas.

La femme sans l'homme, que ferait-elle ?

Mais de l'homme envers la pauvre femme, dans son cœur,

Il n'y a rien de nécessaire et de durable. Et c'est là mon doute et mon tourment.

Est-ce que les femmes ne sont pas bien bêtes ?

LOUIS LAINE

Oui.

MARTHE

Mais est-ce que tu m'aimes, dis ?

LOUIS LAINE

Cela me regarde.

Il est honteux à un homme de parler de ces choses quand il fait jour.

MARTHE

Laine, j'ai toujours peur pour toi,

Et je pense toujours à toi quand tu n'es pas ici,

Comme à un enfant dont on ne sait ce qu'il fait. Car, où vont tes yeux, tes mains y sont bientôt.

LOUIS LAINE

Ô la fraîcheur de l'eau !

Ô je voudrais être comme un crapaud dans le cresson quand brille la lune sereine !

Il y a une chouette qui chante comme un coucou.

Je voudrais vivre dans l'eau profonde

– Il n'y a pas besoin de parler, à quoi cela sert-il ? –

Comme un poisson, et je nagerais, ayant tout le corps au même niveau. Ô si tout à coup il m'éclatait des ailes !

Comme j'apprendrais à m'en servir, et, confiant dans leur coup régulier, je volerais sur le gouffre de l'air !

Je voudrais être un serpent dans l'épaisseur de l'herbe.

– Qu'as-tu à me regarder ainsi ? C'est ainsi que je te trouve souvent à me regarder.

MARTHE

Je ne suis point de celles qui parlent beaucoup.

Mais j'écoute ; peu de gens savent écouter. Mais le son de la voix humaine m'entre jusqu'au cœur même,

Quand les paroles n'auraient que peu de sens.

Et quand j'étais petite, on disait que j'étais bien sage, parce que je faisais attention à tout ; je regardais les gens dans les yeux,

Écoutant ce qu'ils disent, et je les regardais agiter les mains, comme une petite fille

Qui regarde la bonne l'apprendre le crochet.

Et je vivais à la maison et je ne pensais point à me marier.

Et un jour tu es entré chez nous comme un oiseau

Étranger que le vent a emporté.

Et je suis devenue ta femme.

Et voici qu'en moi est entrée la passion de servir.

Et tu m'as remmenée avec toi, et je suis

Avec toi.

Voici donc ce pays qui est au-delà de l'eau ! Comme une rivière quand on est de l'autre côté.

LOUIS LAINE

N'est-ce point un beau pays ?

MARTHE

Ô Louis Laine, je n'avais jamais vu la mer. Chez nous

Le monde ne quitte pas du pays, comme les bêtes qui vivent sur les lys.

Mais chacun porte dans son cœur, durant qu'il travaille, l'image

De sa porte et de son puits et de l'anneau où il attache le cheval.

Ô ! et quand nous étions déjà partis, un gros bourdon

Passa autour de ma tête et déjà il filait vers la terre.

LOUIS LAINE

Je n'aime pas ce vieux pays. Ça sent le vieux comme le fond d'un vase.

Il y a trop de routes et l'on sait toujours où l'on est,

Et les gens vous regardent comme un chien qui n'a pas de collier.

MARTHE

Sept jours

Nous avons été en avant, poursuivant le soleil,

Comme quelqu'un qui tient un bouquet de fleurs jaunes à la main. Et derrière

Les grands goélands nous accompagnaient avec des ailes tour à tour

Noires et blanches, comme l'année, et l'écume s'effaçait comme une route.

Et le soir la société sur le pont en silence

Regardait autour,

Comme du milieu d'un trou, la mer couleur de mûre.

Et le quatrième jour

L'air devint comme différent et plus pur, et dans le ciel nous vîmes le croissant d'une lune nouvelle.

Et nous sommes arrivés à la fin.

LOUIS LAINE

Si long que nous avons traversé l'eau

Aussi large la terre

S’étend entre le Sud et la limite du Nord,

Et l’Est, et à l’Ouest cet Océan que l’on appelle Pacifique.

Regarde la carte !

C’est le spacieux pays de l’après-midi, donné aux hommes à l’heure de l’exploitation.

Tu as raison, il faut que nous allions plus loin et que nous quittions cette rive de fièvre,

Et de bois entre les tristes champs de roseaux et de brouillards chaleureux. Mais c’est toi-même qui voulais rester,

Comme si tu ne voulais pas quitter les plis de la mer.

Et il fait bon ici pour chasser.

(Mystérieusement :)

Tu t’ennuies, ma tendre amie, mais si je suis avec toi, tu ne voudrais point être ailleurs.

MARTHE

Laine, je ne m’ennuie pas ! Pourquoi dis-tu cela ?

Je ferai ce que tu voudras. Est-ce que je veux quelque chose de moi-même, dis ?

Pourquoi me désoles-tu, me faisant un signe de l’œil, comme quelqu’un dont ne sait ce qu’il veut ?

Car il y a des fois, où comme un petit enfant, tu sembles le plus sage.

Car je suis à toi, et ma passion est de faire mon service.

LOUIS LAINE

Que faut-il que je dise, Marthe ?

MARTHE

Tout ! Regarde si je ne te dis pas tout ! Mais je suis assise devant toi.

Et je te suis connue, car je suis constante.

Dis-moi si tu aimes une autre femme et nous parlerons d'elle ensemble. Car tout ce qui t'arrive m'intéresse.

Mais tu me parles pour rire et tu me racontes des histoires.

Et parfois un esprit sombre tombe sur toi et tu restes longtemps l'œil immobile et le visage rigide.

Et quand je t'interroge, tu réponds autre chose, et tu sors de mon lit gardant la bouche fermée,

Comme on dit que l'homme considéré ne confiera point à sa femme de secret.

– Ô Laine, pourquoi ne m'aimes-tu pas ?

LOUIS LAINE

Est-ce que je ne t'aime pas ?

MARTHE

Non, non, non !

LOUIS LAINE

Est-ce que je ne t'aime pas, Douce-Amère ?

MARTHE

Si tu le veux, je travaillerai pour toi.

Je ferai un champ, j'arracherai l'herbe avec les mains, j'arracherai les souches d'arbres avec la pioche et la serpe ; et je sèmerai, et j'arroserai.

Et je travaillerai tant que le jour est long, et le soir tu me reprocheras toutes les choses une par une.

Et je ne penserai rien là-contre, et je serai devant toi comme devant quelqu'un de content et qui a mangé.

Mais tu ne me commandes rien et tu n'as pas souci de moi et tu me laisses faire ce que je veux !

LOUIS LAINE

« Ta robe est verte comme l'herbe, comme l'algue qu'on voit sous l'eau ! »

Vois, je puis me rappeler le vert de la robe que tu avais.

Pause.

MARTHE

Je te connais du moins d'une manière où tu ne peux tromper, comme un mouton qu'on pèse, l'ayant acheté.

Je ne suis pas libre, et je suis sous tes pieds comme une barque quand le pêcheur s'y trouve.

Laine, je ne te demande point de douces paroles ni de caresses. Ce n'est point là ce que je te demande.

LOUIS LAINE

Que me demandes-tu donc ?

MARTHE

Donne-moi ma part ! donne-moi la part de la femme !

Les exigeantes et dures racines par qui l'arbre

Prend et vit ;

Et que les autres se réjouissent de ton ombre ! Prends-moi donc et étreins-moi durement !

Car s'il ne garde point en lui

L'appétit de la terre en bas, il ne grandira point vers le soleil, avec ses branches,

S'il ne se fixe point à la place où il est.

Apprends de cette comparaison

Quelle est l'application de l'amour, et que notre union soit comme entre le bois et le feu.

Aime-moi, et tu seras comme le feu qui a sa racine en un seul lieu,

Et le vent s'y engouffre, emportant

Ses flammes comme des feuilles.

LOUIS LAINE

Je me défie de toi.

Car que fais-tu de mon âme, l'ayant prise,

Comme un oiseau qu'on prend par les ailes, tout vivant, et que l'on empêche de voir ?

Peut-être que j'ai vécu une vie quelque part pendant ce temps, peut-être que j'ai été un mendiant en Chine.

Car ton cou est brûlé par le soleil, ton épaule

Est comme la fin de la journée, et le soir est comme une table chargée d'herbes, quand l'homme se tient debout, tendant

Les bras, respirant le tout-puissant oubli !

– C'est ainsi que je me défie de toi.

MARTHE

Il se défie de moi !

LOUIS LAINE

Qui es-tu donc

Pour que je te remette ainsi mon âme entre les mains ?

MARTHE

Ta mère te l’a donnée, et l’épouse est là qui la redemande.

LOUIS LAINE

Qui es-tu pour faire une telle demande ?

(Il la regarde des pieds à la tête. Marthe se tait.)

Ma vie est à moi et je ne la donnerai pas à un autre. Je suis jeune ! j’ai toute la vie à vivre !

MARTHE

Elle ne t’a pas été donnée pour rien.

LOUIS LAINE

Je serai libre en tout ! je ferai ce qu’il me plaira de faire !
Au matin quand j’ouvre les yeux,
Je me rappelle dans mon lit, et la joie entre dans mon cœur !
Parce que je suis jeune,
Parce que la longue vie est à moi, et je vois mes habits par terre.
Le ciel ! le courant de l’eau !
Et le soleil qui est attaché à la Terre comme avec une corde,
Et la lune de minuit comme un coq blanc !
J’irai ! j’irai !

MARTHE

Où ?

LOUIS LAINE

Sous le ciel pommelé, et je mâcherai chaque herbe pour connaître le goût qu'elle a.

MARTHE

Fais cela, et peut-être tu trouveras celle qui donne l'intelligence.

Toute plante a sa saveur,

Âcre ou douce selon qu'elle l'a tirée de la terre.

(Pause. Elle fouille le sol de son talon.)

La terre d'exil, la terre de mort sur qui descend la pluie, vers qui toute créature s'incline.

Et telle est l'odeur de la rose et de toute fleur dont on s'approche plus près,

Et la pêche qui mûrit pour qu'on la mange, et cette fleur velue qui est comme une oreille d'agneau.

Comme un papillon s'est levé devant tes pas, tout à coup ouvrant la bouche et succombant au poids de la tête,

Tu t'assoiras dans la mort.

Et des animaux les uns broutent ce qui pousse de la terre ; et les autres les dévorent eux-mêmes.

Mais où est l'attache de l'homme ? qui sur son ventre porte le sceau de sa naissance :

Écoute.

LOUIS LAINE

J'écoute, Douce-Amère.

MARTHE

Douce-Amère ! Pourquoi m'appelles-tu de ce nom qui me fait du plaisir et de la peine ?

Mais écoute ! C'est une femme qui t'a mis au monde et maintenant voici une femme encore.

LOUIS LAINE

Et ainsi il faut que je t'aime toute seule ?

MARTHE

Oui.

LOUIS LAINE

Ô la poule qui a pondu ses œufs et qui veut toujours garder ses petits sous ses ailes !

Mais regarde : ma bouche est descellée et je respire par une contraction qui est au-dedans de moi-même.

Et je mange le pain que j'ai gagné.

Mais la femme ne peut se suffire à elle-même, et il faut que je te fasse vivre, et tu me prends ce qui est à moi.

MARTHE

C'est vrai, ce n'est pas moi qui t'ai donné la vie.

Mais je suis ici pour te la redemander. Et de là vient à l'homme devant la femme

Ce trouble, tel que de la conscience, comme dans la présence du créancier.

LOUIS LAINE

Il y a d'autres femmes que toi.

MARTHE

Ce n'est pas vrai, il n'y a pas d'autres femmes que moi !

Pourquoi dis-tu cela exprès pour me faire souffrir ?

Ne te fie pas aux autres femmes ! Écoute-moi, car je les connais.

Ne te fie pas aux femmes blondes, car elles sont lâches et infidèles.

Ni aux noires, car elles sont dures et jalouses. Ni aux châtaines.

Ne te fie pas aux femmes ! Ne te fie pas à la figure perfide qui est pleine de lignes

Et de secrets, comme la main !

Et elles te riront, comme quelqu'un que la lune éblouit !

Mais s'il y en avait une que tu aimasses,

Dis-le-moi, et je t'expliquerai pourquoi elle n'est pas si belle que je le suis.

Car il n'y en a pas une qui t'aime comme moi et qui te connaisse comme je le fais.

Et c'est en cela que je te suis douce et amère.

– Je suis honteuse, Laine !

LOUIS LAINE

Qu'as-tu à dire encore ?

MARTHE

Je suis jalouse !

LOUIS LAINE

Jalouse de qui ?

MARTHE

Pourquoi ne veux-tu pas me répondre ? Dis-moi que tu m'aimes toute seule.

LOUIS LAINE

Toute seule.

MARTHE

Dis-moi que tu ne connais pas d'autres femmes.

LOUIS LAINE

Aucune.

MARTHE

Jure-le !

LOUIS LAINE

Je le jure. Il est honteux de mentir.

Long silence. Entrent par le côté Thomas Pollock Nageoire et Lechy Elbernon.

LECHY ELBERNON, *criant de loin :*

Hello !

Quand ils sont arrivés tout près, Marthe se lève lentement ; Louis Laine reste couché par terre, les yeux fermés.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Hello !

LECHY ELBERNON, *riant des yeux.*

Bonjour !

(Marthe la salue silencieusement.)

Est-ce qu'il dort ? Regardez-le ainsi étendu.

(Elle lui soulève la tête avec le pied.)

Est-ce que vous m'entendez ?
Levez-vous ! Le soleil n'est pas bon quand on est couché.

LOUIS LAINE, *lui tendant la main.*

Aidez-moi !

LECHY ELBERNON

Pull up !

Ils se lèvent. Ils se regardent tous les quatre sans rien dire.

LOUIS LAINE, *à Thomas Pollock Nageoire.*

Je vous croyais encore au Canada.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Non, j'arrive de Denver.

Silence.

LOUIS LAINE

On dit que ça ne marche pas là-bas ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Yes, sir ! Ils sont dans l'eau chaude, c'est positif, depuis que l'Inde a arrêté la frappe de l'argent. Le dollar vaut cinquante-quatre cents, *man !*

L'or est tout ; il n'est valeur que de l'or. Personne ne croit plus à l'argent.

Moi, je l'ai toujours dit : une seule valeur, un seul prix, un seul métal.

LOUIS LAINE

Mauvais pour les affaires, hé ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Well !

LOUIS LAINE

Bon, vous êtes riche ! Cela vous est égal.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Well !

MARTHE

Vous êtes commissionnaire, je crois ? Comment dit-on ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Je suis tout !

J'achète tout, je vends tout. Si vous avez de vieux souliers à vendre, apportez-les-moi.

Rien n'est pour rien. Toute chose a son prix.

Ne donnez jamais rien pour rien.

Mais est-ce que vous n'avez jamais vu ma maison de New York ?

Old Slip, see ?

MARTHE

Non.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

C'est à gauche, la vieille maison où il y a une horloge.

Il faudra que je vous montre ça.

Il y a beaucoup de choses là-dedans. Comme les dynamos sont dans le sous-sol des hôtels et comme les églises sont bâties sur les ossements des saints, toute la fondation

Contient l'or et l'argent dans les coffres-forts qui sont rangés comme des foudres, et le dépôt des titres et des valeurs.

Et comme le dimanche on envoie la petite fille chercher la bière dans un pot,

C'est ici qu'on va tirer son argent.

Et au-dessus est la caisse.

Au milieu est la caisse, et à droite est ma banque, et à gauche l'office de fret et d'armement.

Et en haut, c'est là que je suis, et là est le service télégraphique.

Toc, tac tac !

Voilà Chicago ! Voilà Londres ! Voilà Hambourg !

Et je suis là comme au milieu de mains qui font des signes, comme quelqu'un qui écoute et comme quelqu'un qui demande et qui répond.

LECHY ELBERNON

Hardi !

Le voilà qui allume, comme quand il a quelqu'un à enfoncer, le regard fixe comme un boxeur qui rit ! Hardi, ours blanc !

LOUIS LAINE

You are pretty smart, are ye ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Well, il faut du nerf, alors que vous vendez ferme comme si vous saviez tout,

Quand je ne sais pas le temps qu'il fera demain ; chaque jour a son cours, mais moi je connais les choses elles-mêmes.

J'ai fait toutes sortes de *jobs*, vous savez ! Je connais tout, j'ai tout vu, j'ai tout manié, j'ai traité tout.

Et je sais comment ça se fait, et où ça pousse, et quel est le prix de transport, et quel est le stock sur le marché,

Et le taux de l'assurance, et j'ai les échéances devant les yeux, et je connais l'arithmétique aussi.

Et je suis comme un marchand dans sa boutique, comptant.

Car le commerce tient

Une balance aussi, comme la justice ;

Et je suis comme l'aiguille qui est entre les plateaux.

LOUIS LAINE

Vous êtes très riche ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Ô !
Il n'y a pas de riches dans le commerce.
C'est mon compte dans l'inventaire, voilà tout.
C'est un chiffre dans la liquidation.

Pause. Louis Laine et Lechy Elbernon causent entre eux.

LECHY ELBERNON

Si ! je veux voir votre maison ! je veux voir comment vous vous êtes arrangés.

LOUIS LAINE

Voyez-vous, nous ne sommes pas riches.

LECHY ELBERNON

Ça ne fait rien ! À New York, une fois nous sommes allés voir les ménages des pauvres gens, – *slumming*, on appelle, – c'était si amusant !

Venez me montrer votre maison !

Elle lui prend le bras. Ils sortent. Marthe est assise, raccommodant un vêtement d'homme qu'elle a pris par terre.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Qu'est-ce que vous faites là ?

MARTHE

Vous le voyez, je raccommode.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Ce n'est pas un ouvrage de lady.

MARTHE

Eh bien, je ne suis pas une lady.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Chez nous les femmes ne travaillent pas.

(Silence. Il la regarde.)

Vous êtes plus âgée que lui, n'est-ce pas ? Quel âge avez-vous ? Vingt-cinq ans, eh ?

MARTHE

Non.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Moins ou plus ?

MARTHE

Moins.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Well.

(Silence.)

Elopement, eh ? Sauvée avec lui, eh ? Le *dad* ne voulait pas, *didn't he ?*

MARTHE

Cela ne vous regarde pas.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Bon, ne rougissez pas ainsi. Chez nous les filles se marient comme elles veulent.

(Il la regarde sans rien dire.)

Et est-ce qu'il vous bat, eh ?

MARTHE

Qu'avez-vous à me questionner ainsi ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Bon, il n'y a pas de mal. Peut-être qu'il est un peu ivre quelquefois. Cependant ayez toujours un revolver.

– Et qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

MARTHE

Vous avez bien voulu nous prendre chez vous.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Well, et après ?

MARTHE

Je ne sais pas. Est-ce que vous ne voudriez pas le prendre dans votre maison ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Écoutez-moi.

Je n'en voudrais pas pour faire marcher l'ascenseur.

MARTHE

Pourquoi dites-vous cela ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Il n'est bon à rien. Il ne vaut pas un *cent*.

MARTHE, *se levant.*

Ce n'est pas vrai ! Pourquoi dites-vous cela ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Il ne sait rien faire de son argent ; il ne fait pas attention à ce qu'on lui dit. Il est comme un homme qui n'a pas de poches.

– Quittez-le. Il n'y a rien à faire avec lui.

MARTHE

Comment ? Mais est-ce que je ne suis pas mariée avec lui ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Bon, le divorce n'est pas fait pour rien.

(On entend Lechy Elbernon qui rit aux éclats.)

Moi aussi, je suis marié.

Du moins... Je ne me rappelle plus bien.

Je crois que nous avons été devant le ministre. J'étais très occupé, vous savez.

Je crois que c'était un baptiste.

Je ne me rappelle plus. Je crois que c'était un pharmacien. Bon.

Le divorce n'est pas fait pour rien, eh ?

(Silence.)

Comment vous êtes-vous attachée à lui ?

MARTHE

Cela me convenait ainsi.

(Thomas Pollock Nageoire s'avance vers elle et sans dire un mot lui passe le bras autour de la taille.)

Qu'est-ce que vous faites ! Laissez-moi !

Il essaye de lui prendre les mains, puis, entendant un bruit, il la lâche et se retourne d'un air bourru.

Rentrent Louis Laine et Lechy Elbernon.

LECHY ELBERNON, *les regardant d'un air ironique.*

Eh bien ! j'espère qu'il ne vous a pas trop ennuyée ?

Où en est le « Nyack and Northern » ? Est-ce qu'il vous a raconté comment il avait rompu le « corner » des suifs, comme un rhinocéros ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *grommelant.*

Nonsense !

LECHY ELBERNON

Ma chère !

Comme c'est gentil, votre maison !

Comment faites-vous pour tenir tout cela si propre sans avoir de servante ?

Mais est-ce que c'est vous qui lavez le parquet ?

MARTHE

Oui.

LECHY ELBERNON

Comme c'est propre ! La servante ne fait pas si bien que cela chez nous.

Et comme le jardin est joli ! J'ai vu le linge qui y était étendu. Monsieur Louis

(Elle le regarde du coin de l'œil)

Voulait m'empêcher d'y aller.

Mais est-ce que vous faites la lessive aussi ? Oui ? Comme cela doit être fatigant !

MARTHE

Je puis travailler.

LECHY ELBERNON

Moi, je suis trop délicate. *O dear !*
Je mourrais s'il fallait que je travaille.

(Silence.)

Comme c'est tranquille ! La mer est comme un journal qu'on a étalé, avec les lignes et les lettres.

Et là-bas, au-dessus de cette langue de terre, on voit les grands navires passer comme des châteaux de toile.

– Ma chère, nous parlions de vous. Est-ce que c'est vrai que vous n'avez jamais été au théâtre ?

MARTHE

Jamais.

LECHY ELBERNON

Ô ! Et que jamais vous n'étiez sortie de votre pays ?

(Marthe fait un signe que oui.)

Et voici qu'il vous a emmenée ici.

Moi je connais le monde. J'ai été partout. Je suis actrice, vous savez. Je joue sur le théâtre.

Le théâtre. Vous ne savez pas ce que c'est ?

MARTHE

Non.

LECHY ELBERNON

Il y a la scène et la salle.

Tout étant clos, les gens viennent là le soir, et ils sont assis par rangées les uns derrière les autres, regardant.

MARTHE

Quoi ? Qu'est-ce qu'ils regardent, puisque tout est fermé ?

LECHY ELBERNON

Ils regardent le rideau de la scène,

Et ce qu'il y a derrière quand il est levé.

Et il arrive quelque chose sur la scène comme si c'était vrai.

MARTHE

Mais puisque ce n'est pas vrai ! C'est comme les rêves que l'on fait quand on dort.

LECHY ELBERNON

C'est ainsi qu'ils viennent au théâtre la nuit.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Elle a raison. Et quand ce serait vrai encore ? Qu'est-ce que cela me fait ?

LECHY ELBERNON

Je les regarde, et la salle n'est rien que de la chair vivante et habillée.

Et ils garnissent les murs comme des mouches, jusqu'au plafond.

Et je vois ces centaines de visages blancs.

L'homme s'ennuie, et l'ignorance lui est attachée depuis sa naissance.

Et ne sachant de rien comment cela commence ou finit, c'est pour cela qu'il va au théâtre.

Et il se regarde lui-même, les mains posées sur les genoux.

Et il pleure et il rit, et il n'a point envie de s'en aller.

Et je les regarde aussi, et je sais qu'il y a là le caissier qui sait que demain

On vérifiera les livres, et la mère adultère dont l'enfant vient de tomber malade,

Et celui qui vient de voler pour la première fois, et celui qui n'a rien fait de tout le jour.

Et ils regardent et écoutent comme s'ils dormaient.

MARTHE

L'œil est fait pour voir et l'oreille

Pour entendre la vérité.

LECHY ELBERNON

Qu'est-ce que la vérité ? Est-ce qu'elle n'a pas dix-sept enveloppes, comme les oignons ?

Qui voit les choses comme elles sont ? L'œil certes voit, l'oreille entend.

Mais l'esprit tout seul connaît. Et c'est pourquoi l'homme veut voir des yeux et connaître des oreilles

Ce qu'il porte dans son esprit, – l'en ayant fait sortir.

Et c'est ainsi que je me montre sur la scène.

MARTHE

Est-ce que vous n'êtes point honteuse ?

LECHY ELBERNON

Je n'ai point honte ! mais je me montre, et je suis toute à tous.

Ils m'écoutent et ils pensent ce que je dis ; ils me regardent et j'entre dans leur âme comme dans une maison vide.

C'est moi qui joue les femmes :

La jeune fille, et l'épouse vertueuse qui a une veine bleue sur la tempe, et la courtisane trompée.

Et quand je crie, j'entends toute la salle gémir.

MARTHE

Comme ses yeux brillent ! Ne me regardez pas ainsi fixement.

LECHY ELBERNON

Ma chère ! je vous aime beaucoup !
Pourquoi ne venez-vous pas me voir ?
Venez. J'ai quelque chose à vous dire.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *à Louis Laine.*

Moi aussi, j'ai à vous parler.

Les deux femmes sortent.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE,

retirant de la poche à revolver de son pantalon une poignée de billets et les mettant sous le nez de Louis Laine.

Qu'est-ce que ça, gentleman ?

LOUIS LAINE, *le repoussant.*

Get away ! Qu'est-ce que c'est qu'il a retiré là ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *flairant le papier.*

Hum ! Oui, cela a passé par beaucoup de mains. Je ne trouve pas que cela sente mauvais.

– Qu'est-ce que c'est que ça, gentleman ?

LOUIS LAINE

Eh bien, c'est du papier.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Oui, mais regardez ce qu'on a imprimé dessus : DOLLAR.

Et voyez combien cela fait.

(Il feuillette la liasse.)

Un, cinquante, cinquante, dix, un, un, vingt, deux, cinq, cent...

LOUIS LAINE

Eh, il y en a beaucoup.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *le regardant fixement.*

See man !

Vous dites qu'une chose pèse tant, eh ?

Tant de livres ; et que vous avez tant de *bushels* de grain en stock, tant de gallons de pétrole ;

Et combien tout cela vaut de dollars.

Car comme tout

A

Un poids et une mesure, tout vaut

Tant.

Toute chose qui peut être possédée et cédée à un autre prix. Tant de dollars.

LOUIS LAINE

Well ! je n'ai jamais eu que quelques pauvres petits billets dans mon gousset, comme du papier à cigarettes.

Mais regardez le paquet qu'il a retiré de sa poche !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Écoutez bien.

Celui qui possède une chose n'a que cette chose-là même, et il n'en a point d'autre.

Mais cette chose *vaut,* et en elle il possède ceci, qu'il peut avoir autre chose à la place.

Et il n'y a pas de chose qui soit toujours bonne. Comme quand on n'a plus faim, il ne paraît plus bon de manger. Et alors il peut la céder à un autre pour son prix.

LOUIS LAINE

On ne peut pas tout avoir.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

On peut tout avoir pour son prix. Dans la vertu de l'argent on peut tout avoir.

LOUIS LAINE, *regardant le paquet de dollars.*

Well !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *le regardant fixement.*

Ayez seulement de l'argent !

LOUIS LAINE, *regardant les dollars.*

Well, sir !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *violemment.*

Cash.

LOUIS LAINE

Well, sir !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *lui mettant les dollars dans les mains.*

Take that, man !

LOUIS LAINE, *fermant à demi les doigts sur les dollars.*

Comment ? comment ? Qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi me donnez-vous cela ? Je ne veux pas.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Take that, man, I say ! Prenez cela, je vous dis ! Qu'est-ce que c'est qu'un petit millier de dollars pour moi ?

(Violemment :) Et il y en aura d'autres ! Fourrez-moi ça dans vos poches.

(Louis Laine fourre l'argent dans sa poche.)

Et maintenant écoutez-moi. Monsieur ! Quel âge avez-vous ?

LOUIS LAINE

Vingt ans.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Vingt ans.

(Silence.)

Hum ! Pris l'argent du *boss*, eh ?

LOUIS LAINE

J'étais chez mon père. Il fait la banque dans l'Ouest.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Écoutez-moi. Que voulez-vous faire ? Parlez-moi franchement, car je puis vous rendre service.

LOUIS LAINE

Je ne sais pas.

Il fait comme s'il voulait parler, puis il indique tout l'horizon d'un grand geste de bras et sourit.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Bon, j'ai été comme cela. Je ne pouvais pas rester à la même place à faire la même chose.

Mais, voilà ! Vous avez une femme, voilà !

LOUIS LAINE

Bon, elle fait tout ce que je veux.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Ô ! attendez qu'elle ait des enfants :

Vous êtes pris.

C'est sérieux maintenant, il faut faire vivre ça.

Faites de la viande, faites des souliers, faites des habits, Monsieur ! Payez, payez, payez !

Vous n'avez plus rien à vous. Vous n'êtes plus à vous vous-même, ni jour, ni nuit.

Il faudra travailler comme un cheval de mine. Et personne ne voudra de vous.

LOUIS LAINE

Pensez-vous que personne ne veuille de moi ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Je vous dis la vérité : non.

LOUIS LAINE

Mais comment est-ce qu'il faut faire, alors ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Je ne sais.

LOUIS LAINE

Je n'aurais pas dû me marier !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Vous n'avez pas un sou.

Ah ! vous verrez si c'est facile que de faire de l'argent.

Sans argent, c'est comme de gratter la terre avec ses ongles.

Vous êtes pris.

Ah ! ah ! voilà qu'on vous a mis la main dessus. Vous n'irez plus où vous voulez aller.

LOUIS LAINE

J'irai ! Personne ne m'a mis la main dessus !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Well !

LOUIS LAINE

Je suis libre ! Personne ne m'a mis la main dessus ! Ma vie est à moi et non aux autres.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Qu'est-ce qu'une femme ? Il y a bien des femmes au monde et il n'y en a pas qu'une.

LOUIS LAINE

C'est elle qui a voulu que je l'emmène avec moi.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *retirant de sa poche une poignée de sous et de pièces d'argent avec une passion contenue.*

Regardez ça ! Qu'est-ce que c'est que ces sous, gentleman ?

Ça,

C'est la vie, ça, c'est la liberté pour toujours !

Ne me refusez pas ce que je vous demanderai ! Je vous donnerai ce qu'il vous faudra.

Il soupire profondément et ouvre la bouche, regardant toujours Laine en face. Silence.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *regardant Laine d'un air terrible.*

Pensez-y, jeune homme !

Je suis un homme religieux, mais si je veux avoir une chose,

L'enfer ne m'arrêtera pas, et je ne me ferai pas damner pour rien !

Vous êtes Louis Laine et je suis Thomas Pollock.

Ne vous mettez pas devant moi ! Car la passion d'un homme n'est pas celle d'un enfant, et je n'ai pas de temps à perdre.

Oui, quand la mort serait là, ou que je sois blâmé !

Qu'avez-vous à vous embarrasser d'une femme,

Pour la rendre malheureuse, et pour que vous soyez misérables tous les deux ?

– Venez déjeuner avec moi.

– Hé ?

Je vous donnerai ce qu'il vous faudra. Libre pour toujours, comprenez-vous ?

– J'ai été comme cela aussi.

LOUIS LAINE

Je ne sais ce que vous voulez dire.

Pause.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

J'ai été comme cela moi-même, mais j'ai eu bientôt compris qu'avant tout

Il est bon d'avoir de l'argent à la banque. Glorifié soit le Seigneur qui a donné le dollar à l'homme,

Afin que chacun puisse vendre ce qu'il a et se procurer ce qu'il désire.

Et que chacun vive d'une manière décente et confortable, amen !

L'argent est tout ; il faut avoir de l'argent ; c'est comme une main de femme avec ses doigts.

Voyez-vous, faites de la monnaie.

LOUIS LAINE

Je veux bien !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Faites de la monnaie !

J'ai commencé sans le sou, moi ! Mais je n'avais pas de femme.

Et deux ou trois fois, d'un coup,

J'ai perdu tout ce que j'avais, *lots of fun !*

Il y a de tout ici, prenez à même, vendez, mettez votre nom sur votre chapeau.

Car c'est ici le marché où la vieille Europe achète.

Ils grouillent noir là-bas, et ils n'ont plus assez à manger.

Allez dans l'Ouest, achetez un ranch !

Faites un sillon, allant tout le jour dans le même sens, et semez-y le blé, semez-y le maïs !

Le blé indien, qui a plus que la taille d'un homme emplumé, présentant l'épi énorme et aigu. Élevez une mer de cochons.

Peut-être que je me suis trompé sur vous ; vous comprenez la valeur de l'argent.

Faites de la banque, achetez pour vendre ! Ou faites n'importe quoi, car un homme adroit peut faire tout ;

Mais faites de la monnaie ! – Bon, restez à déjeuner avec moi.

Voilà les ladies qui reviennent.

Entrent Marthe et Lechy Elbernon.

LECHY ELBERNON

Vous êtes une femme étrange. Pourquoi ?

Pourquoi restez-vous ici ? Pourquoi ne voulez-vous pas venir à la maison, comme je vous l'ai demandé, au lieu que de rester dans cette mauvaise cabane !

Au moins dînez-vous avec nous ce matin ?

MARTHE

Excusez-moi.

LECHY ELBERNON

Comment ?

MARTHE

Louis ira. Je ne puis. Je ne me sens pas bien.

LECHY ELBERNON,
montrant un papillon sur l'herbe.

Quelque papillon noir ?

MARTHE, *montrant le papillon.*

Regardez ! Quand il vole, il est noir,
Et quand il se pose, il est couleur de poussière.
– Mon mari m'a dit qu'il avait passé la nuit chez vous.

LECHY ELBERNON

Oui.

MARTHE

J'étais toute seule, et quel orage il a fait !

Et j'écoutais de l'autre côté de la porte

La mer laborieuse, effrénée, et tout le long de la côte, au loin,

Les vagues qui tonnent dans les fentes de la pierre ; et le triple éclair qui emplit la maison alors qu'on attend le coup ; et l'intarissable ruissellement de la pluie.

Et toujours la force du vent qui passe,

Aplatissant la forêt comme un champ de maïs.

On ne sait ce que c'est ; mais cela souffle, comme quand on souffle.

Elle souffle sur sa main.

LECHY ELBERNON,
regardant Laine du coin de l'œil.

Nous avons entendu ;

Le grand saule qui était au-dessus de l'écurie a été déraciné.

MARTHE

C'est ainsi que la mer,

Comme quelque chose qui a peur, avertit les mauvaises consciences. Je me rappelle quand nous étions au milieu !

De la porte nous voyions comme un champ où il reste de la neige, et la mer en désordre sous la pluie, et l'étendue funéraire.

Qui sait pourquoi le vent souffle ? pourquoi, quand les eaux se déchaînent et s'apaisent ? – La lumière créée

Suspend son pas au zénith, couvrant de splendeur l'étendue qui la réfléchit.

Et le flot s'est retiré au plus loin

Avant qu'il ne revienne ici même. Mais cette peine

Demeure et ne se retire point de mon cœur.

Toute la grève est parsemée de morceaux de bois et de branches où restent des feuilles.

LECHY ELBERNON

Il est midi et la journée est partagée en deux.

Le soleil dévore l'ombre de nos corps, marquant l'heure qui n'est point l'heure : midi.

Et voici que l'ombre tourne, changeant de côté.

LOUIS LAINE

Si cette brise ne tombe pas, nous pourrions faire une jolie promenade ce soir dans le bateau.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Nonsense ! C'est aujourd'hui le Sabbath.

LECHY ELBERNON

Tommy !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Well !

LECHY ELBERNON

Il a trouvé son salut tout fait. C'est pourquoi il a fait sa fortune, car il faut bien faire quelque chose.

LOUIS LAINE

Comme je passais à cheval, traversant le Nord-Missouri,

Sur le chemin au milieu d'un très immense marais,

Je rencontrai un misérable en haillons, tout couvert de boue rouge, et qui avait la barbe comme de la vieille herbe d'hiver.

Et il me demandait à manger,

Parlant et se mettant les doigts dans la bouche, et je ne vis jamais gueule si large et si profonde !

Et il me dit qu'il y a un an, jour pour jour, comme il se trouvait là,

Un voyageur comme moi, qui passait,

Lui avait jeté une poignée de monnaie.

Et une partie était tombée sur le chemin et il l'avait ramassée ; et l'autre partie

Était tombée dans le marais, et il cherchait depuis ce temps-là, et il n'avait pu retrouver tout encore.

Et il me demandait à manger, et il disait

Qu'il me donnerait sa « Grâce-de-Dieu » pour cela,

Mais je n'avais que quatre épis de maïs dans les fontes, et trente milles encore jusqu'à *Horses heads*.

Sa « Grâce-de-Dieu » ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Et vous avez refusé ?

Je ne mettrai jamais d'argent avec vous dans une affaire.

Que saviez-vous ? C'était toujours bon à prendre.

LECHY ELBERNON

C'est ainsi que tous quatre nous échangeons des paroles.

Nous tenant debout ensemble, et nos yeux s'en vont de l'un à l'autre ;

La bouche livre des paroles et l'oreille les reçoit.

Mais j'ai l'oreille fine comme une pie ! et les Gypsies qui ont la pointe de l'œil recourbée

(Car j'ai vécu avec elles un temps), m'ont dit

Que si, perçant la pierre de la tombe, j'y appliquais l'oreille,

Je finirais par entendre les morts au fond.

Car ils parlent ensemble, d'argent.

Et j'écoute, et j'entends entre nos paroles trois bruits :

La rumeur de la mer,

Et un petit frémissement dans les feuilles, comme le souffle de quelqu'un qui dort, et le cri

Des locustes dans l'herbe haute.

Mais je puis pénétrer jusqu'à l'âme, car la parole

Répond dans la pensée des autres ;

Comme quand je joue je sais ce que l'autre répondra.

Car, comme il y a une harmonie entre les couleurs, il y en a une entre les voix.

Et, comme entre les voix, il y a un concert entre les âmes, qu'elles se haïssent ou s'aiment.

Et nous, tous quatre, nous avons les cheveux noirs, et c'est ainsi que nous sommes réunis

Comme des ouvriers qu'on a loués pour travailler à une même pièce.

Ah ! ah !

Rangeons-nous en rond, comme font les enfants quand ils comptent pour savoir lequel sera pris.

Elle compte :

Akkeri ekkeri ukeri an
Fillassi fullasi – Nicolas John
Quebee quabee – Irishman
Stingle'em, stangle'em – buck !

Pause.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Well ! Allons dîner.

Ils sortent.

ACTE II

Même scène. L'après-midi du même jour.

Entre Louis Laine. Marthe est assise devant la cabane ; elle fait tomber quelques miettes de pain qui sont restées sur sa robe.

LOUIS LAINE

Eh bien ! tu as dîné ?

MARTHE

Je n'avais pas faim.

LOUIS LAINE

Un morceau de pain sec, hé ? C'est pour me faire honte d'avoir été chez eux ?

Et tu te fais ton pain toi-même ! car tu ne peux pas manger le même que les autres.

MARTHE

Je ne puis pas manger le pain qu'on fait ici, il n'est pas cuit.

LOUIS LAINE

Et pourquoi es-tu toujours à travailler ? Ce n'est pas moi qui te le demande.

MARTHE

Mais il n'y a personne pour nous servir.

LOUIS LAINE

Et pourquoi es-tu toujours mal habillée ? J'étais honteux tout à l'heure

Devant eux. Regarde la robe que tu as !

MARTHE

Elle est assez bonne pour moi.

LOUIS LAINE

Pourquoi n'es-tu pas venue dîner avec nous ?

MARTHE

Je ne veux pas manger avec eux.

LOUIS LAINE

Pourquoi ? qu'est-ce que tu as contre eux ? Voyons, parle !

Ils ne nous ont jamais fait que du bien. Ils t'invitent gentiment, et tu refuses avec grossièreté. Tu es restée de ton pays.

MARTHE

Je ne mangerai point avec eux.

LOUIS LAINE

Pourquoi, mauvaise ? Voyons ! dis ce que tu as à dire !

Ils te valent bien.

Qu'est-ce que c'est que ces manières que tu fais ? Vous aimez mieux manger votre pain toute seule, pas vrai ?

Mais c'est pour me contrarier, parce que tu crois que j'aime à aller chez eux.

Mais tu es jalouse de tout ce qui m'amuse.

Et cela ne m'amuse pas, mais je le fais, cependant, vois,

Parce que c'est mon intérêt. Mais toi,

Tu n'es qu'une égoïste, voilà tout.

MARTHE

Laine, pourquoi me parles-tu ainsi ? Pourquoi veux-tu que je voie cette femme ?

LOUIS LAINE

Cette femme ! tu pourrais être polie.

Elle te vaut bien ! Ô je sais ce que tu veux dire ! mais il ne faut pas parler sans savoir.

Ce n'est pas ce que tu crois, elle m'a tout expliqué.

Mais tu te penses plus raisonnable que tout le monde.

Ce n'est pas tout que d'être terre à terre. Il y a l'intelligence !

Elle m'écoute quand je parle, et l'on peut causer avec elle, et elle ne trouve pas que je suis un fou.

MARTHE

Ô ! Je n'ai jamais dit que tu étais un fou, Louis !

(Elle pleure.)

Ce n’est pas ma faute si je ne suis pas plus intelligente.

LOUIS LAINE

Allons, ne pleure pas ! Voyons ! Ne pleure pas, voyons !

C’est vrai, j’ai été brutal. Pardonne-moi.

MARTHE

Tu n’es plus le même que tu étais.

LOUIS LAINE

Douce-Amère, tu es simple et débonnaire.

Tu es constante et unie, et on ne t’étonnera point avec des paroles exagérées. Telle tu fus et telle tu es encore.

Ce que tu as à dire, tu le dis. Tu es comme une lampe allumée, et où tu es, il fait clair.

C’est pourquoi il arrive que j’ai peur et je voudrais me cacher de toi.

MARTHE

Peur ? de moi ? Est-ce que je puis te faire du mal ? et que craindrais-tu de me découvrir ?

LOUIS LAINE

Oui.

Tu sembles bien sage, et cependant il faut qu’il y ait un vice en toi.

Car

Comment se serait-il fait que tu m'eusses aimé, moi qui n'étais qu'un enfant,

Et quelqu'un qui vient d'on ne sait où ? Car tu ne savais pas qui j'étais.

Mais je n'ai eu qu'à te prendre la main et tu es venue avec moi.

Quelle honte cela a dû faire !

Car quelqu'un qui t'aurait vue eût pensé

Que tu eusses épousé qui tes parents t'auraient dit et que tu eusses été contente d'être sa femme.

Oui, j'étais un étranger, et si un autre fût venu... Sans doute que tu t'ennuyais chez toi.

MARTHE

Laine, tu ne parles pas ainsi de toi-même ! Pourquoi m'humilies-tu ainsi ?

Est-ce que j'ai fait mal de t'aimer ? et ne t'ai-je pas épousé légitimement ?

LOUIS LAINE

Je n'étais qu'un enfant. Mais toi, tu aurais dû savoir et ne pas écouter ainsi ce que je te disais.

MARTHE

Il est trop tard ! Rappelle-toi ce que je t'ai répondu : « Me voici et je t'appartiens !

« Prends garde à moi ! Car tu me garderas toujours avec toi, que je te paraisse douce ou déplaisante ! Et je serai suspendue à toi, bien lourde. »

Et tu me disais que tu m'aimais.

LOUIS LAINE

Certes, je t'aimais ! et je t'aime bien encore.

Va, Marthe, je ne te ferai point de reproche.

Mais c'est moi qui ai agi étourdiment ! Jamais je n'aurais dû t'épouser.

L'homme a des devoirs. J'ai pris des devoirs envers toi. Oui, je ne les méconnais pas.

Mais je ne puis pas les remplir.

Je ne puis pas te faire vivre. Cela va bien encore maintenant, mais comment est-ce que nous ferons quand nous aurons des enfants, y as-tu songé ?

Il faut songer à l'avenir aussi.

Laisse-moi aller ! Laisse-moi aller et ne me retiens pas, comme quelqu'un qu'on tient par la main, lui éclairant la figure avec une lumière !

J'irai là où il n'y a personne avec moi.

Est-ce que je puis te faire vivre ? Regarde, qu'est-ce que je sais faire ? J'ai demandé à Thomas Pollock Nageoire

Si j'étais capable de faire quelque chose, et il m'a dit que non.

Silence.

MARTHE

C'est ce qu'il me disait aussi tout à l'heure.

LOUIS LAINE

Vraiment ? Est-ce qu'il t'a parlé de cela déjà ?

MARTHE

Déjà ?

LOUIS LAINE

Dis. Qu'est-ce que tu penses de lui ?

MARTHE

Je pense qu'il est fort riche.

LOUIS LAINE

Riche ? Il est riche comme un roi !

MARTHE

Oui.

LOUIS LAINE

Une poussée terrible ! C'est comme les *tugs ;* il y en a qui poussent et il y en a qui tirent.

MARTHE

Oui.

LOUIS LAINE

On parle de lui partout ! Quel nerf ! Quel coup d'œil ! Si riche, si simple !

J'ai été surpris de voir qu'il pouvait aimer quelqu'un.

Et un vrai roi, je te dis !

MARTHE

Oui.

LOUIS LAINE

Il a donné cent mille dollars à l'hôpital des Éthiques. – Je ne me rappelle plus, je crois que c'est une société de culture.

Un roi !

Il prend d'une main et il donne de l'autre. Et celle qu'il épouserait...

MARTHE

Comment ? est-ce qu'il n'est pas marié déjà ?

LOUIS LAINE

Marié ! marié !

Tu ne vois pas les choses comme il faut. Le mariage est un contrat et il se dissout par le consentement des parties.

Eh bien !

– Pour Lechy, elle ne tient pas à rester sa femme.

Tu sais, c'est une artiste, et elle dit que je suis un artiste aussi ; elle ne tient pas à l'argent. Et il ne l'a jamais aimée.

Il l'a, eh bien, comme on a un cheval.

MARTHE

Oui.

LOUIS LAINE

Ce n'est pas la même chose ! C'est un homme réfléchi et qui ne laissera point capricieusement ce qu'il a aimé une fois pour de bon.

Avoir

Une femme simple et douce, voilà ! – Je voudrais que tu fusses heureuse, Marthe !

Je voudrais avoir réparé ce tort que je t'ai fait.

– Écoute. Peut-être que tu sais déjà ce que je vais dire ?

MARTHE

Peut-être que je le sais ?

LOUIS LAINE

Écoute, et ne prends point à mal ce que je vais te dire, et songe que cela m'est bien dur.

Mais réfléchis, et peut-être que tu as déjà réfléchi.

– Je ne sais ce qu'il t'a dit ce matin.

Regarde-moi bien et vois si tu as à attendre de moi

Autre chose que tourment et peine.

Car un esprit terrestre est en moi et la raison n'y peut rien.

Et tu ne feras pas de moi ce que tu voudras.

Laisse-moi aller et ne t'attache point à moi.

– Je ne sais ce qu'il t'a dit ce matin.

Mais

Si c'est qu'il aurait voulu de toi pour être sa femme...

MARTHE

Ho ! ho !

Reconnais mon visage ! Regarde ce visage qui vers le tien se tournait avec révérence !

Regarde le visage de ta femme et vois-le couvert du feu de la honte !

Ô rougeur insolente ! Ô rouge,

Voilà que tu éclates, en sorte que ma figure en est toute épanouie !

Afflue, chaleur ! Éclate, ô sang ! Flamboie, visage outragé !

Louis, tu as fait une chose honteuse ! Voilà que tu as vendu ta femme pour de l'argent.

Tu dis que tu ne sais ce qu'il m'a dit, mais il ne m'a rien dit.

Mais, sans dire un mot, il m'a saisie avec les mains comme une chose qui est à celui qui la prend.

– Si j'étais le chien qui couche sur tes pieds,

Ou le cheval, vieux serviteur qu'il est temps de vendre pour qu'on l'abatte,

Tu ne remettrais pas la corde dans la main de l'acheteur

Sans quelque petite peine peut-être.

Mais tu désires ardemment être délivré de moi, et l'argent est autant de gagné.

Malheur à moi !

Je me suis donnée à toi, et malheur à moi parce que tu m'as vendue,

Me mettant la main sur le dos, comme une bête qu'on vend sur pied ! Et voilà que tu es content,

Comme un père de famille, qui, ayant conclu un marché et repassant chaque point dans son esprit, se sent rempli de joie,

Car il pense qu'il est le gagnant et non pas celui qui a perdu.

LOUIS LAINE

Marthe !

MARTHE

Ô maison !

Ô lit des parents morts où personne ne couchait plus et table qui étais dans la salle à manger !

Ô demeure paternelle au-delà de ces eaux, et murs d'où les arbres dépassent !

Considérez ce traitement injurieux.

Ô injure !

Ô injure ! ô soufflet sur la bouche ! ô coup ! ô amour méprisé ! ô haine dans le cœur de celui qui m'est très cher !

Ô Laine, je te vois tout à coup, en sorte que j'en suis éblouie !

Ne me hais pas !

Que t'ai-je fait ? ne me hais pas parce que je ne te suis pas douce, mais amère !

Je suis en ton pouvoir. Ne me livre pas à un autre !

Ne me conduis pas à lui par la main, disant :

« Elle est à toi.

« Regarde, prends ! Et toi, demeure avec lui et il te fera entrer dans sa chambre. »

LOUIS LAINE

Marthe !

MARTHE

Honte ! honte ! ô honte !

LOUIS LAINE

Ne me parle pas ainsi !

MARTHE

Je te le dis, tu as mal fait.

Tu dis que tu ne veux pas me donner de la peine et de la douleur,

Mais c'est cela même que j'attends de toi et cette part est la mienne.

L'enfant

Crie et joue en liberté, et il aime à manger ce qui lui paraît bon et à dormir son soûl.

Mais c'est raison qu'arrivant à l'âge dû le jeune homme

Ressente, voyant le visage de la femme,

Cette joie,

Et qu'en lui comme une puissance s'émeuve et qu'il la regarde, comme la nuit en avril

Sous la foudre on voit le jardin blanc.

Sagement la Nature l'a disposé ainsi.

Car c'est une chose belle et excellente, et c'est raison qu'il l'embrasse avec des pleurs et des sanglots.

Car il était seul et maître de lui-même,

Et voilà que quelqu'un est toujours là, partageant même son lit quand il dort, et la jalousie le presse et l'enserre.

Il était oisif, et il faut qu'il travaille tant qu'il peut ;

Insouciant, et voici l'inquiétude.

Et ce qu'il gagne n'est pas pour lui, et il ne lui reste rien.

Et il s'habille mal et il ne prend plus soin de lui-même.

Et il vieillit pendant que ses enfants grandissent,

Et la beauté de sa femme, où est-elle ?

Elle passe sa vie dans la douleur et elle n'apporte que cela avec elle,

Et qui aura ce courage, qu'il l'aime ?

Et l'homme n'a point d'autre épouse, et celle-là lui a été donnée, et il est bien qu'il l'embrasse avec des larmes et des baisers.

Et elle lui donnera de l'argent pour qu'il l'épouse.

– Ne me laisse pas, Louis ! ne me vends pas !

Ne me laisse pas parce que je suis amère, mais je suis douce aussi !

Mets-toi à genoux et je me mettrai à genoux !

Et considère mon âme et, m'émerveillant, je prendrai la tienne avec vénération

Dans mes bras, m'étant mise à genoux, parce qu'elle est la création de Dieu,

Et son dépôt contre mon cœur entre mes deux bras.

Malheureuse ! Que dirais-je ? car tu tournes tout ce que je dis à mal.

Ô Laine, j'ai un grand amour pour toi !

Ne me rejette pas, m'ayant prise de mon pays comme une servante que l'on engage.

Car j'ai un grand désir de servir et il n'est rien de si bas en quoi je ne le veuille !

Ne me hais pas, Laine ! ne me rejette pas, car je suis ta femme ! Ne dis pas que tu ne m'aimes point !

Entre Lechy Elbernon.

LECHY ELBERNON, *à Louis Laine.*

Comment ! vous êtes ici ! est-ce pour cela que vous nous avez quittés si vite ?

LOUIS LAINE

Excusez-moi.

LECHY ELBERNON, *à Marthe.*

Voyez ! il ne peut se passer de vous un instant.

Mais c'est très mal de ne pas nous le laisser un peu.

Comment ! vous avez pleuré ! et lui, quel air morose il a !

Ah ! Ah !

Querelles d'amoureux !

MARTHE

Je n’ai pas pleuré.

LECHY ELBERNON, *la regardant.*

Je ne vous trouve pas laide du tout, moi, Marthe ! Mais combien y a-t-il de temps que vous êtes mariés ?

MARTHE, *à voix basse.*

Six mois.

LECHY ELBERNON

Six mois ? c’est peu. C’est peu ! Mais qui peut se vanter d’avoir quelque chose pour toujours à soi ?

Ah ah ! ah ah !

J’ai envie de vous dire quelque chose et je ne puis m’en empêcher !

Voyez comme il me regarde, comme s’il avait peur !

Faut-il le dire, Louis ?

LOUIS LAINE

Faites ce que vous voudrez.

Silence.

LECHY ELBERNON

Apprenez qu’il a couché cette nuit avec moi.

MARTHE

Est-ce vrai ?

LECHY ELBERNON

Réponds, Laine.

MARTHE

Parle, réponds !

LECHY ELBERNON

Ah ! ah !

MARTHE

Tu as dit que tu n'aimais pas d'autre femme que moi. Tu me l'as juré ce matin, tu l'as juré !

LECHY ELBERNON

Je te le dis, il a couché cette nuit avec moi.

MARTHE

Silence, louve ! et toi, parle, est-ce vrai ?

LOUIS LAINE

C'est vrai.

MARTHE

Vrai ! tu as perdu le droit de prononcer ce mot-là.

Louis Laine ouvre la bouche pour répondre.

LECHY ELBERNON, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ne réponds pas, Louis ! Laisse-la crier, laisse-la pleurer ! Qu'est-ce que cela nous fait ?

Qu'elle pleure devant nous et notre amour en sera augmenté !

Vraiment, as-tu menti ainsi ? Lui as-tu juré cela ce matin ?

Ce matin même ?

Certes tu t'es conduit très bassement et comme un homme vil !

Ô Douce-Amère, nous nous sommes souvent moqués de toi ! Et je te connais comme lui-même et il me raconte des choses pour me faire rire.

Ce n'est pas moi qui l'ai attiré, c'est lui qui est venu vers moi.

N'aie point honte, Louis, et dis-lui que tu m'aimes !

Pour voir la figure qu'elle fera, car tel est le cruel amour !

Il paraît doucereux et gentil, mais il est barbare et impudent, et il a sa volonté qui n'est point la nôtre, et il lui faut obéir avec dévotion.

C'est pourquoi triomphe, Laine, et n'aie point honte !

Pensais-tu qu'il t'aimât toujours ? Il t'a aimée, et de même,

C'est moi qu'il aime maintenant.

MARTHE

Réjouis-toi parce que tu as trouvé un tel amour.

LECHY ELBERNON

Pleure donc ! pleure donc !

Pleure de l'eau chaude ! ne fais pas la fière ! Pleure, et ne retiens pas tes larmes !

(Elle rit aux éclats.)

Ah ah ! ah ah ah !

Regarde-la, Laine ! je ne la trouve pas aussi laide que tu me le disais.

Elle a la figure presque ronde, comme l'ont les femmes de Syrie.

MARTHE

Ris de moi aussi, Laine. Regarde-moi et réjouis-toi de l'échange que tu as fait.

LOUIS LAINE

Ô Marthe, ma femme ! ô Marthe, ma femme !

Ô douleur, hélas !

Ô Douce-Amère ! Certes, je t'appellerai amère, car il est amer de se séparer de toi !

Ô demeure de paix, toute maturité est en toi !

Je ne puis vivre avec toi, et ici il faut que je te quitte, car c'est la dure raison qui le veut, et je ne suis pas digne que tu me touches.

Et voici que mon secret et ma honte se sont découverts !

C'est le corps qui l'a voulu, car il est puissant chez les jeunes gens, et il est dur quand il tire.

Et il est vrai que j'y ai consenti, et je voulais mentir et cacher, mais voilà que cette action s'est découverte.

Et je me suis pris à cette femme et je lui suis attaché fortement, et je sais qu'elle ne te vaut pas, et elle n'est pas honnête.

Elle m'aime, et moi je ne puis me déprendre d'elle ! Ô ma femme ! ô ma femme qui es ici ! Tu es ici, et il faut que je te dise adieu !

Tu es présente, et faut-il que nous nous séparions ?

MARTHE

Louis Laine ! je t'appelle par ton nom ! Entends-moi !

LOUIS LAINE

J'entends. J'ai entendu.

MARTHE

Lève la tête ! Regarde-moi en face et attache tes yeux sur les miens, et je te dirai la vérité.

Tu as volé quand tu étais encore un enfant.

Car déjà tu jouais et il te fallait de l'argent.

Et tu errais de lieu en lieu, comme un homme maudit, et si tu avais trouvé

Une place, tu n'y restais pas longtemps, car ton esprit te conduisait ailleurs.

Et tu es venu chez nous, et tu m'as emportée, moi qui jamais n'étais allée plus loin

Que la Croix-des-Cinq-Routes où il y a un Calvaire.

Et j'ai traversé ces eaux sans bornes et nous sommes arrivés

De l'autre côté, ici.

Maintenant parle et accuse-moi.

Pourquoi me renvoies-tu ?

Car, si c'était une servante, on lui dit ce qu'elle a fait.

Mais toi, tu n'as aucune raison à donner, sinon la haine que tu me portes !

LECHY ELBERNON

Ah ah !

LOUIS LAINE

Marthe, nous ne pouvons vivre ensemble.

Car je n'en ai pas assez pour toi et pour moi. Nous ne pouvons demeurer ensemble pour toujours.

Car la froide raison s'y oppose.

MARTHE

La raison ?

LOUIS LAINE

La raison s'y oppose, Douce-Amère.

MARTHE

Maudite soit la raison, alors que je te parle d'amour ! Ne crains point, car ce que tu me donnerais, je te le rendrais, avare !

N'accuse point la raison ! mais accuse l'esprit animal et sournois, l'instinct de fuite et de violence.

N'accuse point le corps, comme une femme qui accuse la servante !

Accuse l'esprit immonde !

L'esprit de mort et de dissolution, qui le séduit, car il est fait pour mourir.

Mais la volonté existe dans le cœur de l'homme, et une odeur divine lui a été donnée à sentir, comme une odeur qui pénètre par le nez.

Et moi je ne me serais point mariée, mais j'ai ressenti de l'amour pour toi.

Ô Laine ! toujours les animaux se laissaient prendre par moi sans crainte, et les enfants ne criaient pas quand je les tenais.

Je t'ai pris et j'ai attaché mes mains derrière ton dos.

Et tu ne peux comprendre l'amitié que j'ai pour toi.

Ne te sépare pas de moi, de peur que tu n'ailles mourir !

Ne dénoue pas mes mains qui sont attachées derrière toi !

Ne me fais pas cette honte ! Ne me rejette pas, car je suis ta femme.

Vois, je me tiens ici devant toi !

Louis Laine, je t'appelle dans mon angoisse !

Souviens-toi de la parole que tu m'as jurée ! je lève les mains vers toi !

Regarde-moi ! regarde la confusion où je suis. Il faut que je dise tout cela devant cette femme, et elle rit, tandis que je te supplie dans mon humiliation !

Ne me rejette pas ! Car tu n'en as pas le droit, quand tu voudrais le faire.

LECHY ELBERNON

Le droit ? Ah ah ! entends-tu ? Tu n'as pas le droit ! Hé ? Elle a un droit sur toi, entends-tu ?

Pour moi j'ôte ma main et je te dis : Fais ce que tu veux !

Va, tu n'es pas digne d'elle. Fi !

Admire seulement

Qu'ainsi, du premier coup, elle se soit fait enlever

Avant que tu ne t'y sois reconnu.

Et comme elle t'a épié ! Certes, tu ne peux te cacher d'elle,

Mais elle te connaît et tu ne la connais pas. Bon !

Elle dit qu'elle est honnête, c'est assez.

Pour moi, je ne puis cacher qui je suis, et tu es allé me chercher effrontément

Dans le lit même de ton hôte et dans les mains de celui qui te paye ton argent.

J'ai vécu librement, et tu sais que j'en ai connu d'autres avant toi.

Mais je l'ai oublié, et maintenant c'est toi que j'aime.

Aime-moi ! Vois quelle belle dame je suis !

En vérité tu n'es pas fait pour cette vie

De vivre au long de ta femelle comme le cheval près de la jument, et on n'attellera pas avec l'ânesse l'élan couleur d'écorce.

Viens ! sois libre !

Que dirais-tu quand tu entendrais souffler le vent d'hiver sous la porte ?

Songe aux forêts ! Rampant jusqu'au bout de la branche qui plie,

La tête en bas, tu voyais sous toi les cimes d'arbres émerger du brouillard au fond de l'abîme et la chouette jaunâtre voler dans la lumière de la lune.

Songe aux courants d'eau clairs-obscurs où l'on voit les énormes poissons gris :

Le saumon et la muskallongee !

Aime-moi, car je suis belle ! Aime-moi, car je suis l'amour, et je suis sans règle et sans loi !

Et je m'en vais de lieu en lieu, et je ne suis pas une seule femme, mais plusieurs, prestige, vivante dans une histoire inventée !

Vis ! sens en toi

La puissante jeunesse qu'il ne sera pas aisé de contraindre.

Sois libre ! le désir hardi

Vit en toi au-dessus de la loi comme un lion !

Aime-moi, car je suis belle ! et où s'ouvre la bouche, c'est là que j'appliquerai la mienne.

LOUIS LAINE, *à Marthe.*

Et toi, qu'as-tu à dire ?

MARTHE

Ô Laine, tu m'es uni par un sacrement
Et par une religion indissoluble.

LOUIS LAINE

Et puis ?

MARTHE

N'écoute pas ce qu'elle dit, car tout cela n'est que mirage et mensonge.

LOUIS LAINE

Et encore ?

MARTHE

C'est tout.
Je suis pauvre, je suis sotte, je suis laide, je suis jalouse.

LOUIS LAINE

N'as-tu rien à dire de plus ? Ô Marthe, il est inutile que tu parles.
Car c'est celle-là que j'aime.

Il montre Lechy Elbernon.

LECHY ELBERNON

Est-il vrai ?

LOUIS LAINE

Oui.

LECHY ELBERNON

C’est bien moi que tu aimes, Louis ?

LOUIS LAINE

C’est toi.

LECKY ELBERNON

Répète cela ! C’est moi que tu aimes, et non pas elle ?

LOUIS LAINE

C’est toi que j’aime et non pas elle.

Pause.

MARTHE

Adieu !

Laisse-moi te dire adieu, car le jour va finir. Ô Laine, mon mari, laisse-moi te regarder encore avant qu’il ne fasse nuit ! Laisse-moi te toucher avant que nous nous séparions pour éternellement.

(Elle le prend dans ses bras.)

Adieu !

(Demi-pause.)

Ô ami ! ô bien-aimé ! ô ingrat ! Pourquoi as-tu fait cela ?

Tu connaîtras que je ne suis pas seulement amère, mais douce.

Ce n'est pas moi qui me sépare de toi, mais souviens-toi que c'est toi qui m'as renvoyée et que je te baisais l'épaule dans mon humiliation.

Et maintenant il me faut te quitter.

(Demi-pause.)

Hélas ! ô que cela est dur, Dieu !

(Elle s'éloigne d'un pas.)

Adieu, Laine !

Elle sort.

Pause.

LECHY ELBERNON, *déclamant à demi-voix.*

« *Ô ours ! ô pivert ! ô loup !*

« *Voici que je ne puis monter plus haut ! Ô cousin Raccoon ! ô écureuil cramponné à l'écorce rugueuse !*

« *Vois-moi, mon grand-père l'Élan, parce que je vais mourir ici !* »

LOUIS LAINE

Ô ! c'est « l'Enfant-aux-sourcils-de-pierre » !

LECHY ELBERNON, *continuant :*

« *Tout le jour à grand travail je suis montée, pleine de terreur,*

« *Franchissant les troncs pourris, grimpant dans les pierres croulantes !*

« *Et maintenant je ne puis plus avancer !* »

LOUIS LAINE, *imitant une voix qui vient de fort loin en bas.*

« *Wow !* »

LECHY ELBERNON

« *Haha ! Waha ! Ahi !*

« *Ils sont après moi, j'entends la voix de mon frère !*

« *Aie pitié de moi, mont !*

« *Aie pitié de la misérable ! aie pitié de l'enfant que je porte dans mon ventre ! Tout le jour tu as senti les pieds nus de la femme grimper.*

« *Ô mont, cache-moi, qu'on ne me retrouve plus !*

« *Ô Seigneur, dès que vient l'Été doux et chaud,*

« *Les femmes travaillent dans les champs, cultivant le sorghum et les fèves. Et chaque fois que je levais la tête,*

« *Tant que durait le jour bleu, je te voyais à ta place,*

« *Assis comme un Sagamore, considérant la contrée et la sérénité de la saison.*

« *Et je t'ai aimé. Et un jour tu es venu à moi et tu m'as connue, et voici que je porte un enfant sous ma robe.*

« *Aie pitié de moi, montagne !*

« *Je ne puis plus monter, et voici que je me couche sur toi dans l'épaisseur des feuilles !*

« *Haha ! Waha ! Ahi ! Wahaha !*

« *Voici les douleurs de la mort !*

« Donne-moi des forces pour que je le mette au monde avant que je ne meure ! Aie pitié de lui, si c'est un garçon, et qu'on ne lui fasse pas de mal ! »

(Elle le regarde fixement.)

– Mais, vois-tu, ne m'abandonne pas à mon tour.

LOUIS LAINE

Comment ?

LECHY ELBERNON

Aime-moi !

Je suis tellement triste ! Ô ! si tu savais la tristesse qu'il y a en moi !

Baise-moi, parce que je suis la liberté et te voici sorti de la maison.

Mais prends garde de ne point ruser !

Parce que je suis la plus maligne, et n'essaye point de m'échapper !

(Elle lui prend le cou en riant, avec les deux mains.)

De peur que, comme les folles fourmis mâles...

LOUIS LAINE

Va !

Je sais bien que je mourrai bientôt,

Et voici que t'ai rencontrée comme une touffe de fleurs funèbres.

– Laisse-moi oublier tout.

Laisse-moi regarder le jour qui s'achève, et du bois se lève un goût et une odeur.

Je n'aurai point de part aux occupations des hommes.

Salut, air !

Salut, dans l'heure de ton abaissement, mystère de joie,

Soleil qui vivifies et qui rends toutes choses visibles !

La journée finit, et la mer de toutes parts

Monte, et elle sera pleine à cette heure où se lève un petit vent.

Maintenant je ferme les yeux au monde. Ô odeurs ! ô odeurs qu'on ne sent pas ici !

– Ô toute odeur de la rose et de l'herbe que l'on froisse dans ses mains !

ACTE III

Même scène. – Le soir de la même journée, immédiatement après le coucher du soleil. Mouches à feu dans les herbes et les feuilles, comme des étincelles.

MARTHE

La saison qui est appelée l'été

Est constante et sereine, alors que l'arbre et l'herbe fleurit.

Le vent est faible et doux,

Et le jour devient plus long jusqu'à ce que les blés épient.

Alors les jours diminuent.

Mais il faut encore que le fruit se forme et se nourrisse,

Jusqu'à ce qu'il soit mûr,

Les fruits qui servent aux hommes et ceux qui ne leur servent point du tout.

Viennent alors les vents qui hochent l'arbre, et le noiement des pluies !

Mais maintenant voici, voici le temps de la paix,

Et le ciel est à lui-même pareil, mais toutes choses poussent sur la terre !

Et la mer improductive demeure dans le repos.

C'est le temps qui est au milieu de l'année, c'est le jour où le soleil s'arrête.

La lumière du jour s'éteint, j'entends la marée nocturne monter, et la Nuit

Découvre le Royaume du ciel.

C'est le moment que la femme se fait parer, tenant devant elle le miroir à deux mains,

Et moi aussi, il est convenable que je me pare

Comme une veuve, prenant d'autres vêtements.

(Elle pousse un cri long et perçant.)

Justice ! Justice !

Je me tiens devant l'Univers, et je le vois, et toutes choses subsistent par la justice.

Et moi je pousserai un cri, car j'ai souffert l'injustice.

Et je suis petite et humble, mais mon cri ne sera point inentendu.

Justice ! Justice !

J'ai aimé et je n'ai point été aimée.

J'ai été unie à lui et tout vivant il s'est séparé de moi.

Et il m'a déclaré qu'il m'abandonnait et qu'il se séparait de moi par sa propre volonté.

Et il m'a vendue comme un animal !

Salut, noir !

Salut,

Figures qui paraissez dans le firmament, les unes qui êtes éternelles et les autres qui passez ! et planètes qui par la nuit suivez la route du Soleil !

Je te salue, ô Nuit,

Telle que tu étais avant la lumière et avant que Lucifer ne parût !

Je me réjouirai parce que je vois ma demeure devant moi et j'essuierai les larmes de mes yeux.

Car voici que je m'en reviens les mains vides.

Ayez pitié de moi, ô vous qui êtes présents !

Ô mon petit frère aîné qui avez vécu quinze jours, n'ayant fait que passer sur la terre comme l'ombre d'une abeille,

Consolez-moi dans ma honte et dans mon insuccès !

Car, ô Dieu, tu m'avais envoyée

Comme un homme à qui un marchand confie des choses précieuses pour qu'il fasse du commerce avec, et comme une femme prudente.

Et j'ai rencontré cet homme et je l'ai conduit à l'intérieur de la maison,

Et je lui ai montré ces choses, et comme il n'a point d'intelligence, il n'a point su ce que c'était ;

Et il n'a point voulu de moi pour que je l'instruise, et il ne m'a point crue, et il s'est moqué de moi.

En sorte que je m'en reviens, rapportant ce que tu m'avais donné, telle que je suis partie,

N'en ayant point trouvé le prix ici.

Ô Laine que j'ai aimé !

(Silence.)

Je vous salue aussi, Océan !

Je viens vous voir, grandes eaux qui de la terre avez été séparées ! Ô mélancolie !

Je te salue, solitude, avec tous les navires qui sur la plaine mouvante promènent lentement leur petit feu !

Je te salue, distance !

Je me tiens, pieds nus, sur cette plage, sur le sable solide où la vague a sculpté des figures étranges.

Je me tiens debout sur cette terre de l'Occident. Ô terre qui a été trouvée au-delà de la pluie !

Comme un bien qu'un certain homme acquiert alors que sa barbe grisonne et dont il faut qu'il retire bientôt son profit.

Ô terre d'exil, tes campagnes me sont ennuyeuses et tes fleuves me paraissent insipides !

Je me souviendrai de toi, pays d'où je suis venue ! ô terre qui produit le blé et la grappe mystique ! et l'alouette s'élève de tes champs, glorifiant Dieu.

Ô soleil de dix heures, et coquelicots qui brillez dans les seigles verts ! Ô maison de mon père, porte, four !

Ô doux mal ! Ô odeur des premières violettes qu'on cueille après la neige ! Ô vieux jardin où dans l'herbe mêlée de feuilles mortes

Les paons picorent des graines de tournesol !

Je me souviendrai de toi ici.

Entre Lechy Elbernon.

LECHY ELBERNON

Hello, c'est moi !

MARTHE

Vous ?

Elle s'avance vers elle.

LECHY ELBERNON

Oui. Vous êtes étonnée de me voir ?

– Je suis venue vous consoler.

Je connais la vie plus que vous. J'ai été modiste dans le temps, mais les clientes ne payaient pas et elles me laissaient mourir de faim.

Des femmes qui valaient cent mille dollars. Quelle honte !

Ne vous désolez pas.

Moi-même, plusieurs fois, j'ai été laissée ainsi.

Est-ce que vraiment il vous a aimée autant qu'il le dit ? Comment a-t-il pu vous laisser, vous qui étiez à lui seul, pour moi

Qui sur la scène suis exposée à tout venant, comme un spectacle ordinaire et public ?

Ne vous désolez pas, ma poule blanche ! Vous aurez encore bien des occasions de pleurer.

MARTHE

Pourquoi venez-vous m'insulter ?

LECHY ELBERNON

Et pour Tom, je le connais. Il ne vous donnera peut-être pas autant d'argent que vous le pensez.

Il est avare comme Judas ! Tant par mois, voilà !

No fun ! C'est pourquoi je le laisse là.

– Pourquoi ne vous tuez-vous pas, si vous êtes une femme bien élevée ?

MARTHE

Je ne puis faire ce crime.

LECHY ELBERNON

Mon pot de violettes blanches ! mon doux lys de Pâques !

Comment avez-vous pu vous laisser traiter ainsi devant moi ? Vous l'avez supplié et il s'est moqué de vous ! Il faut que vous voyez bien lâche !

Est-ce que vous avez peur ? Pour moi, si le démon de la tristesse ne me quitte point,

Je me tuerai, quand je devrais m'ouvrir le ventre avec des ciseaux ! Je m'asphyxierai au-dessus d'un bec de gaz.

Qu’est-ce qui vous retient ? Pourquoi ne vous tuez-vous pas ?

MARTHE

Vous parlez déraisonnablement.

LECHY ELBERNON

Tuez-le donc, lui ! Vous n’êtes pas une femme, si vous n’avez pas envie de vous venger. Tuez-le, je vous le livre.

MARTHE

Ho !

LECHY ELBERNON

Vous ne voulez pas ?

Et n’avez-vous point peur que je vous fasse tuer, moi ?

MARTHE

Faites ce qu’il vous plaira.

LECHY ELBERNON

Il faut que je vous donne un autre conseil. Buvez du whisky, qui est un remède contre la morsure du serpent.

C’est la consolation de ceux qui sont seuls et dont personne n’a souci. Buvez le lait noir ! C’est un bon conseil que je vous donne ! C’est bon !

J’en ai pris un coup superbe, ce soir !

Je suis étrangement gaie ! J’ai du feu au-dedans, mais ce n’est pas au cœur, et il y a toujours quelque chose que je ne peux pas réchauffer, comme un glaçon enveloppé dans une serviette.

Ça ne fait rien !

Je suis étrangement gaie ! J'ai des idées ! j'ai des idées diaboliques !

Ça brûle en moi comme un bol de punch ! Regardez si vous voyez quelque chose de bleu !

(Elle ouvre la bouche toute grande.)

Je vais ouvrir la bouche toute grande vers la lune pour me refroidir.

De sorte que je serai toute creuse et qu'on pourrait m'enfoncer une paille jusqu'au fond de l'estomac.

La lune est pleine. Un mauvais temps pour se faire couper les cheveux, comme disent les vieux fermiers, car ils repoussent aussi drus que de l'herbe et aussi raides que des poils de cochon !

Ah ! ah ! je vous dis que je suis gaie comme un chat !

Voyez-vous ce saule qui est là ?

MARTHE

Je le vois.

LECHY ELBERNON

Vous le voyez ? *(Déclamant.)*

« *Le saule comme une veuve verte, alors que l'orage qui monte fait la nuit...* »

Je regardais ce saule ce matin pendant que nous causions, et je pensais à vous y faire pendre

Avec une corde bien suiffée. Les yeux sortent de la tête comme des escargots !

J'ai Christophe Colomb Blackwell qui m'aurait fait cela. Mon nègre, vous l'avez vu ?

– Est-ce que vous avez vu les chênes verts dans le pays créole ? avec de longues mousses qui y pendent ; comme c'est triste ! Ô quels beaux cimetières il y a là-bas !

– Vous êtes entre mes mains.

MARTHE

Je le sais.

LECHY ELBERNON

Bah ! Point de fausse honte ! Vous serez heureuse avec Thomas Pollock !

– Vous ne dites rien ? Alors vous ne saurez pas pourquoi je suis venue vous voir.

MARTHE

Vous voulez me faire croire que vous êtes ivre !

LECHY ELBERNON

Sentez !

(Elle lui souffle à la figure)

Savez-vous que je pourrais le ruiner ? Oui, Quoique cela vous paraisse étrange ; il suffirait

Que cette maison qu'il a ici brûlât aujourd'hui. Je me suis fait expliquer.

Je ne sais ce que je ferai. Je ferai de telles choses cette nuit... Ah ! ah !

C'est moi qui fais les femmes dans les comédies et je sais les faire toutes :

La malice de la vierge et celle de la fille de joie et les matrones qui sont comme des chattes angoras.

Et le diable a trouvé la maison vide, et il est entré dedans, et il ne peut plus en sortir, comme un chat qui s'est pris dans une serviette.

Ô il y a une telle aridité en moi ! Dites-lui qu'il m'aime,

Et qu'il ne me quitte pas ! Dites-lui que je l'aime et que je ne suis pas rassasiée de lui.

Et que je veux lui apprendre ce que je connais, m'étant couchée à son côté,

Le prenant à la tête et sous le bras comme un ouvrier qui travaille à la pièce qu'il a saisie :

(Déclamant :)

« Le lit de la joie humaine et la jouissance où il n'y a point de satisfaction. »

Je ne me retirerai point comme une sorcière au fond d'un puits de mine,

Étudiant une telle imprécation

Que le fer des charpentes fléchisse comme du plomb et que l'épidémie

Enlève les enfants comme plein des mannes d'oiseaux morts,

Et que des torrents de flammes jaillissent des marchés et de la fondation des villes !

Mais je porte dans la chaleur de ma bouche une dissolution plus parfaite,

Soit que je fasse signe à l'adolescent

Que c'est lui que j'aime entre tous, le nouveau-né ! soit que le vieillard au menton hérissé de crin blanc approche

Le rond difforme de sa bouche aux bords épais !

Et ils ne s'approchent point de moi en vain ; mais ils emportent de moi de la semence,

Fraude, fureur, poison, perversion fondue de la femme et perte des enfants,

Cupidité, gloutonnerie, malice, dégoût du travail et de la peine, et correspondance de la punition !

Et le mal n'est point pour un seul mais il se propage sans fin,

Car il est touché dans son hérédité. Et telle est la joie que je donne.

– Et vous, vous n'êtes point vierge non plus.

MARTHE

Ah !

Certes il faut que tu sois le diable pour avoir trouvé ce mot-là !

Démon, tu ne me confondras point. Car je suis sa femme et il m'a épousée légitimement.

J'ai eu pitié de lui. Car où se tournerait-il recherchant sa mère, autrement que vers la femme humiliée,

Dans un esprit de confidence et de honte ?

Mais par où l'homme se conserve, c'est par là que tu veux le détruire.

Pour quoi faire détruire ?

Tout est vain contre la vie, humble, ignorante, obstinée. Mais celui qui détruit quelque chose aura à rendre raison à la place, s'il le peut.

Pour moi, à Dieu ne plaise que je détruise rien ! mais quand j'étais encore une petite fille dans mon pays,

Alors que les abeilles essaiment, sur les deux heures, quand il fait si chaud,

Je m'asseyais dans l'herbe et, frappant sur un morceau de fer, je disais « belle ! belle ! »

Et tout l'essaim par rangées noires venait s'abattre sur le drap blanc tendu.

Et l'on m'a appris à ne point marcher dans les blés et à ne point jeter mon pain par terre,

Mais à le poser sur une borne quand je n'en voulais plus ou au pied d'une croix,

Et à ne rien prendre aux autres.

LECHY ELBERNON

Eh bien ! si vous l'aimez, dites-lui qu'il ne se sauve pas comme il le veut faire.

Entendez-vous ? c'est cela que je suis venue vous dire.

Dites-lui qu'il m'aime ? Car il veut se sauver, j'ai lu cela dans ses yeux et je pense qu'il viendra vous trouver.

Et il est sur le bout de mon doigt comme un insecte prêt à s'envoler !

Qu'il ne fasse pas cela ! Ou sinon,

Sûrement il est mort ! Qu'il n'espère pas m'échapper !

MARTHE

Quoi !

LECHY ELBERNON

Dites-lui cela, si vous l'aimez ! dites-lui qu'il m'aime ! Dites-lui cela, Douce-Amère !

Elle sort. Pause.

Entre Louis Laine. Il se tient immobile à quelques pas de sa femme.

LOUIS LAINE, *d'une voix sourde.*

Marthe !

(Silence.)

(Plus bas.) Marthe !

MARTHE

Qui êtes-vous ?

LOUIS LAINE

C'est moi.

(Silence.)

Réponds !

(Silence.)

Est-ce que tu ne me réponds pas ?

MARTHE

Laine !

Je pense que nous nous étions mépris tous les deux.

En effet. Nous ne pouvions vivre ainsi attachés ensemble tous les deux, n'ayant rien à nous.

LOUIS LAINE

Thomas Pollock Nageoire...

(Silence.)

Tu ne réponds rien ?

MARTHE

Parle, Laine, j'écoute. Je ne te vois pas, mais j'entends.

LOUIS LAINE

Douce-Amère, tu es toujours à moi.

MARTHE

Je ne suis plus ni douce pour toi ni amère.

LOUIS LAINE

Je te ferai boire l'eau amère, chienne, et ton ventre crèvera comme une bouteille ! Je vois que ton parti est pris.

MARTHE

N'as-tu point touché ton argent ?

LOUIS LAINE

Je n'ai point reçu d'argent. Mais lui... Il est riche, hé !
Tu as réfléchi, hé ? tu as consenti.
Dis la vérité ! je sais que tu as consenti.

MARTHE

La vérité ? ô faiseur de mensonges !

Silence.

LOUIS LAINE

Ainsi tu as consenti !

Et il est vrai que tu as accepté cet échange.

Écoute, Douce-Amère, je le crois.

(Long silence.)

Écoute, Douce-Amère,

Je n'élèverai point la voix, comme la nuit tranquille ne le permet pas,

Et cette face jaune qui par la nuit contemple le soleil.

Et songe à quoi elle assiste du haut du ciel, à cette heure de silence.

Tout est perdu !

Tu ne m'es plus douce, ô Marthe, et tu ne m'es plus amère, et toute lumière est retirée de mes yeux !

Infortuné ! qui me donnera de dormir et de fermer les yeux ? car le sommeil est comme une nuit sans lune, quand on dort.

J'ai un coup aigre à boire, et si raide que les cheveux m'en frisent ! le vase est large et profond.

Viens ici, mon aimable ignominie ! viens, Madame, que je te baise et te caresse.

Ainsi, pas plus que moi, douce chatte,

Tu n'as su résister à ce papier séducteur ! en vérité, nous ne sommes que chair et sang !

En vérité, vertu !

Pour moi, je ne suis qu'un ruffian, mais comment

Appellerai-je ton indifférence ?

MARTHE

Malheureux, ne parle pas ainsi affreusement !

Douce-Amère, j'ai de sombres pensées. La bête sauvage ne peut être apprivoisée, mais il faut qu'elle meure, et l'homme sauvage meurt du brisement de son cœur.

Mais je suis d'une autre race que toi et tu ne m'as point compris.

Tu te rappelles quand je t'ai connue, c'est alors que j'étais si malade et je gisais entre la vie et la mort.

Et comme j'étais dans le lit, je sortis :

Et d'abord je rencontrai deux hommes qui portaient une pièce de bois sur leurs épaules ; et c'étaient les montants de la porte avec le linteau.

Et ensuite je vis un potier à quatre pattes qui achevait de se façonner la tête sur une roue ; et c'était une brouette qu'on avait oubliée là.

Et je traversai beaucoup de pays, marchant, changeant de place.

Et pour les choses que j'ai vues, il y en a tant que je ne me rappelle plus et les cheveux fourmillent sur ma tête.

Mais comme je suivais le chemin interminable

Dans les bois et la plaine blême, je vis par l'ouverture de la haie

Un mort à tête d'élan qui hersait tout nu la neige avec une branche d'épines. – Et je traversai une eau noire

Et de vastes marais, et j'arrivai dans ce pays

Où les Indiens des Pueblos une fois par année vont chercher les âmes de leurs parents ; et avec de grandes lamentations ils s'en reviennent, portant des paniers pleins de tortues.

Et le sachem vint à ma rencontre, mon arrière-grand-père qui a vécu dans le temps, de la tribu des Ratons.

Et il me tendit un aliment pour que je le mange,

Et j'y enfonçai les dents et je trouvai qu'il avait le goût du savon et je ne voulus point manger

Pour lors je dus repasser l'eau et je m'en revins obscurément de là-bas.

MARTHE

Hélas ! voilà l'esprit de songe qui te tourmente encore !

LOUIS LAINE

Je m'enfuirai d'ici ! Il faut que je fuie ! je me sauverai d'ici.

MARTHE

Où veux-tu aller ?

LOUIS LAINE

Malheureux ! je suis trahi ! Voilà qu'elle m'a trahi aussi.

Est-ce que c'est vrai ? réponds ! Parle ! réponds !

Hein ? hein ?

Réponds donc ! Pourquoi ne réponds-tu pas ! Elle ne répond rien !

Fuyons d'ici !

Le monde est vide et je suis complètement seul

Ne me diras-tu pas un mot ?

MARTHE

Que veux-tu que je te dise ?

LOUIS LAINE

Dis-moi que tu m'aimes encore. La nuit est venue ! maintenant je suis lâche ! maintenant je puis prononcer de telles paroles !

MARTHE

Il est trop tard. Tu n'entendras point le mot que tu demandes de ma bouche. Songe à toi seul !

LOUIS LAINE

Eh bien donc, malheur à moi !

MARTHE

Malheureux, ne te maudis pas toi-même !

LOUIS LAINE

Malheur à moi, parce que je suis dans le grand monde comme un homme égaré et perdu !

Je n'ai point eu d'intelligence. Ce qu'on me dit, je ne le comprends point. Mais je suis comme l'animal qui va

Vers la main qui lui tend des feuilles.

Et toi, parce que je t'ai trahie, voilà que tu m'abandonnes !

MARTHE

Laine, je suis là, je ne t'abandonne point !

LOUIS LAINE

Partons d'ici !

MARTHE

Reste ! où veux-tu aller ?

LOUIS LAINE

Fuyons ! il le faut !

MARTHE

Reste ! Sache qu'il y a un danger pour toi.

LOUIS LAINE

Il le faut ! il le faut !

MARTHE

Reste ! il y va de ta vie !

LOUIS LAINE

Cela m'est égal ! il le faut !

MARTHE

Reste !
Pourquoi fuis-tu ainsi devant le souffle du vent ?
Demeure ! résiste !
Et moi je te défendrai, et je te sauverai aussi : car le cygne lui-même,
Et l'innocent héron, se défend, lui-même et son nid.

LOUIS LAINE

Ce n'est point le vent qui souffle, c'est ce souffle qui est au-dedans de moi-même ! Fuyons !

Quelqu'un est ici et il me presse comme avec une épée tirée.

J'irai ! il le faut !

Ne me retiens point, car il y a un esprit en moi. Je courrai tant que les jambes me porteront !

MARTHE, *lui saisissant la main.*

Pardonne-moi, Laine !

LOUIS LAINE

Que fais-tu ?

MARTHE

Je te demande pardon.

Car je t'ai été une compagne pénible et douloureuse. Et de la main je t'ai pris la main, et voici que tu t'en es débarrassé.

Mais pardonne-moi maintenant, et ne garde point de colère contre moi.

Ne garde point

De trouble et de pensées injustes.

LOUIS LAINE

Pourquoi me demandes-tu pardon, comme à quelqu'un qui va mourir ?

MARTHE

Dis que tu m'as pardonné.

Silence.

LOUIS LAINE

Et toi, pardonne-moi aussi.

MARTHE

Te pardonner ? Je te pardonne, mon ami ! je te pardonne, mon pauvre petit enfant !

Où veux-tu fuir ?

Je te dis que tu ne peux fuir et que tu es pris. Car regarde devant toi,

Et regarde à droite, à gauche, en haut,

Et regarde derrière toi ; et considère les deux étoiles qui t'entourent !

C'est pourquoi retourne-toi,

Et tiens-toi debout devant Celui qui est parfait et immobile.

Et fais le signe de la croix, car le moment approche où tu vas être divisé.

Regarde là ! regarde

L'Océan. Regarde le seuil des eaux !

Pour l'homme du vieux monde qui vers le soir tourne sa face fatiguée,

Où le terme du jour là est l'éclat de l'eau,

Mais voici que tu as porté tes pieds de l'autre côté.

Avoue donc ici et confesse-toi.

Tu t'es plongé dans la mer ce matin et tu voulais aller jusqu'au fond ;

Mais ce n'est pas cette eau salée-là qui te purifiera, mais celle qui sort de tes yeux. Ô Laine, tu es vivant encore !

– Donne-moi tes mains ! donne-moi tes deux mains !

(Elle lui prend l'autre main.)

Ô main droite ! ô main gauche !

Ô main ! je te tenais dans la nuit et, le cœur plein de joie, je comptais tes doigts l'un après l'autre.

Ô mains ! pourquoi avez-vous été si promptes à prendre et à lâcher !

(Silence.)

Et maintenant, remets-moi cet argent qu'il t'a donné.

Silence.

LOUIS LAINE

Quel argent ! Il ne m'a point donné d'argent.

Silence.

MARTHE

Voilà que tu mens encore ! Je sais qu'il t'en a donné.

LOUIS LAINE

Je l'ai jeté ! Je l'ai laissé ! je ne sais ce que j'en ai fait !

MARTHE

Ne me mens point à ce suprême instant ! Dis la vérité ! je te dis que tu es près de la mort. Ne garde point cet argent et donne-le-moi.

LOUIS LAINE

Je n'en ai point.

Le temps passe ! le temps passe ! Il faut que je parte d'ici. Adieu, Marthe !

(Silence.)

Adieu, Douce-Amère !

MARTHE

Adieu !

LOUIS LAINE

Adieu pour toujours !

Il sort. Entre Thomas Pollock Nageoire.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Good night, Madame. Bonne nuit.

Ne vous dérangez pas. Restez assise.

MARTHE

Me permettez-vous de m'asseoir ?

Elle se rassied.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il la regarde.

MARTHE

Une belle nuit. Monsieur.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Ô, mais est-ce que votre mari n'est pas ici ?

(Elle secoue la tête.)

Est-ce que vous me permettez de rester un moment avec vous ? car je voudrais vous parler.

MARTHE

Permettre ? N'êtes-vous pas le maître ici ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Ne parlez pas ainsi. Et d'abord pardonnez-moi pour ce matin. Je ne me suis pas conduit comme un gentleman.

(Silence.)

J'ai une fille, vous savez. Elle doit avoir le même âge que vous.

Silence.

MARTHE

Comment s'appelle-t-elle ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Laura, je crois ;

Ou Elmira ; Elmira, est-ce que c'est un nom de femme ? Elle est à l'Université ; il y a bien trois ans que je ne l'ai vue.

Divorce, *see ?* Je crois que sa mère est à Cleveland, Ô. Elle a épousé un ministre. – Oui, elle a bien le même âge que vous.

Moi, je ne sais pas l'âge que j'ai. Pas le temps de songer au temps qui passe.

MARTHE

Vous avez beaucoup vécu.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Oui, j'ai beaucoup vécu.

(Il regarde par terre d'un air songeur.)

J'ai appris aujourd'hui que le vieux Mike était mort. Oui, mon ancien associé. Nous en avons fait ensemble, des affaires !

– Que de choses on se rappelle ! j'ai connu le Sud avant la guerre. Quel beau temps !

Well !

J'ai fait de tout, j'ai roulé partout, je sais tout.

Tout cela est passé et c'est comme un rêve qu'on a fait.

Mais je puis vous le dire, Marthe,

L'année a été mauvaise, très mauvaise ! J'ai vu bleu sur les *Cordages.* J'ai *bluffé,* mais je ne sais pas comment cela finira.

Je ne sais pas pourquoi je vous raconte cela.

– Votre mari vous a quittée, n'est-ce pas ?

MARTHE

Oui.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Et qu'allez-vous faire maintenant ?

MARTHE

Vous m'avez déjà demandé cela ce matin.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Excusez-moi. Ne prenez point ce que je dis à mal.

En vérité, je n'ai rien à vous dire, mais je me sens fort triste.

Depuis que je suis près de vous, il me semble que je suis comme un vieux homme, et je voudrais que vous me parliez doucement.

Permettez-moi de rester ici, *Bittersweet !*

Quel est ce charme qu'il y a en vous ? Car comme les autres femmes, vous ne donnez point envie de parler et de se montrer,

Mais de se taire et de penser aux choses passées

Et de révéler les choses anciennes et dont on ne parle pas, mais que l'on garde dans son cœur,

Et de ne dissimuler rien.

Ne me traitez pas comme un ennemi.

– C'est vrai !

J'ai donné de l'argent à votre mari afin qu'il vous laisse là.

MARTHE

Et le malheureux vous a écouté et il a pris votre argent ! Et vous venez afin de prendre livraison !

Il m'a tout expliqué. Sachez qu'il a fait ce qu'il a pu, tâchant de me persuader. Ô honte !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Est-ce qu'il a fait cela ?

MARTHE

Et savez-vous qu'il va mourir maintenant et qu'on va le tuer ?

Hélas ! hélas !

C'est vous, c'est vous qui êtes la cause de sa mort, vous, vous !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Sa mort ?

MARTHE

Pourquoi avez-vous fait cela ? pourquoi êtes-vous venu vous mettre entre nous, séparant le mari de la femme ? est-ce que cela est bien ?

Que vous avions-nous fait ? N'en aviez-vous pas assez à vous, sans envier le bonheur des pauvres gens ? Pourquoi êtes-vous venu le tenter

Dans sa faiblesse et dans sa pauvreté, homme grand et riche ? Ne pouviez-vous le laisser vivre ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Écoutez-moi avec patience.

Je porterai ma faute, s'il y en a une, et non point celle d'un autre.

Mais où est la règle de la vie,

Si un homme ancien et éprouvé,

Mûr, solide, avisé, capable, réfléchi, ne cherche pas à

Avoir une chose qu'il trouve bonne ?

Et si je suis plus riche et plus sage que lui, est-ce ma faute ?

J'ai été honnête avec lui et je n'ai point usé de tromperie ni de violence, et je n'ai pas voulu lui faire tort. Je lui ai offert de l'argent, et il a accepté, et il est tombé d'accord avec moi.

Car je lui causais un dommage et il avait droit à une compensation. C'est à lui que j'ai offert de l'argent, et non point

À vous, et je n'ai point agi malhonnêtement.

Ne dites point que je vous aie achetée ! Mais puisqu'il vous quittait, ne lui fallait-il point de l'argent ?

– Voilà ce que j'ai à dire.

MARTHE

Thomas Pollock, faites attention à votre argent qui vous donne un droit au-dessus de tous.

Veillez dessus et ne vous occupez pas de choses frivoles.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Croyez-vous que j'aime l'argent ?

Moi ! Non. Cela n'est pas.

J'ai été ruiné plusieurs fois dans ma vie et presque toujours

Comme par ma propre volonté. C'est un plaisir comme de vivre

Que de s’occuper à quelque affaire et de la suivre jusqu’au bout.

MARTHE

Supposez que la maison que vous avez ici brûlât ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Brûlât ? Comment ? pourquoi brûlerait-elle ? Est-ce que vous savez quelque chose ?

MARTHE

Elle est entièrement en bois.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Oui. Et pas même un *safe*.

Je me suis conduit comme un sot !

MARTHE

Supposez cela.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Eh bien ! je serais entièrement ruiné.

MARTHE

Retournez donc chez vous sans perdre de temps, c’est un bon conseil que je vous donne.

Ou bientôt vous allez voir de la lumière de ce côté.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

C'est un coup de Licky !

MARTHE

Allez et ne perdez pas de temps.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Maudite soit l'idée que j'aie eue d'emporter ces papiers avec moi !

MARTHE

Allez !

Pause.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Que la maison brûle ! cela fera un beau feu à voir !

Je ne me dérangerai pas quand je cause avec une dame.

En vérité,

Je ne vois point de raison que je fasse une chose plus qu'une autre.

Laissez-moi rester ici.

Ne me parlerez-vous jamais doucement, Bittersweet ?

Je sais que vous l'aimez et je vois votre douleur.

Sans doute que je devrais m'en aller ; mais pardonnez-moi,

Car je sais que vous êtes là et je n'ai plus la force de vous quitter.

Laissez-moi rester avec vous un peu de temps.

(Coup de feu au loin.)

Qu’est-ce que cela ?

Silence.

MARTHE

Quelque chasseur, sans doute.

Long silence. Un oiseau chante, tout à coup.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Écoutez le whippoorwill.

(Silence.)

Well !

Il me semble que j’avais pas mal d’intelligence et d’énergie, et j’en ai tiré parti tolérablement bien.

Et j’ai eu une chance passable aussi, et même une bonne. Et j’étais fier de ma chance plus que du reste.

Oui.

Je n’ai donc pas eu à me plaindre, hé ?

Je suis un homme sérieux et je sais ce que valent les choses.

C’est pourquoi j’achète, et je ne garde rien pour moi, mais je revends.

Oui.

Toutes choses me sont passées par les mains, et il me semble que je revois tous mes comptes.

– Dites-moi pourquoi je me sens si triste.

MARTHE

Est-ce que chaque chose vaut exactement son prix ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Jamais.

– Vous ne m'aimez pas, Bittersweet.

MARTHE

Thomas Pollock Nageoire !

Comme un pêcheur au milieu de son filet qui retire les poissons,

Et qui les rejette tous et n'en garde qu'un seul,

Et comme un homme qui achète un lot dans une vente après décès, et qui en y regardant trouve

Une chose qui à elle seule le paie,

Voici que vous avez acquis plus que vous ne pensez, et votre dernier achat n'a pas été le pire.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Que voulez-vous dire ?

MARTHE

Thomas Pollock, il y a plusieurs choses que j'aime en vous.

La première, c'est que, croyant qu'une chose est bonne, vous ne doutez pas de faire tous vos efforts pour l'avoir.

La seconde, comme vous le dites, est que vous connaissez la valeur

Des choses, selon qu'elles valent plus ou moins.

Vous ne vous payez point de rêves, et vous ne vous contentez point d'apparences, et votre commerce est avec les choses réelles,

Et par vous toute chose bonne ne demeure point inutile.

Vous êtes hardi, actif, patient, rusé, opportun, persévérant.

Vous êtes calme, vous êtes prudent, et vous tenez un compte exact de tout ce que vous faites. Et vous ne vous fiez point en vous seul.

Mais vous faites ce que vous pouvez, car vous ne disposez pas des circonstances.

Et vous êtes raisonnable, et vous savez soumettre votre désir à votre raison, et vous savez soumettre votre raison aussi.

– Et c'est pourquoi vous êtes grand et riche.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Je suis pauvre ! Pourquoi vous moquez-vous de moi ?

Je suis pauvre parmi toutes ces choses à vendre,

Qui sont à moi comme si elles n'y étaient pas, et il ne me reste rien entre les mains.

MARTHE

Regardez !

Lumière rouge et fumée au-dessus de la forêt.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

That's all.

Entre Lechy Elbernon,

LECHY ELBERNON

Thomas Pollock, j'ai à vous dire que votre maison brûle.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Je le vois.

LECHY ELBERNON

Qu'est-ce que c'est que ça pour vous ? une misérable maison de bois !

Je pense que vous n'avez pas fait la folie, hi !

D'emporter des papiers avec vous ?

Comment le feu a-t-il pu prendre ? Tous les domestiques sont partis et il ne restait que moi.

Et comme j'étais dans le jardin, j'ai vu tout à coup du rouge dans le salon.

(Elle déclame.)

« *La porte est fermée et verrouillée ;*

« *Les fenêtres sont fermées et il n'y en a pas une d'ouverte et les volets sont assujettis au-dedans avec le loquet et la barre.*

« *Mais tout à coup, comme un homme en qui la folie lugubre a éclaté,*

« *Voici qu'on voit par les fentes et par les trous de la porte et des fenêtres resplendir*

« *L'effroyable soleil intérieur !* »

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Lechy, je pense que vous n'êtes pas bien.

LECHY ELBERNON

Je suis ivre ! je suis ivre ! hourra ! et je ne puis me tenir sur mes pieds, hourra !

C'est moi qui ai mis le feu à ta maison, Thomas Pollock, et ta fortune s'en va avec la fumée épaisse et jaune, et voici que tu n'as plus rien !

Hourra ! hourra !

Servantes, mettez le feu à la maison afin de la nettoyer ! que tout ce qui peut brûler brûle !

Que la manufacture brûle ! que la récolte brûle quand on l'a mise en meules ! que les villes brûlent avec les banques,

Et les églises, et les magasins ! et que l'entrepôt mammouth

Pète comme une pipe de rhum !

Et moi aussi je brûle ! Et toi, tu brûleras aussi dans le milieu de l'enfer où vont les riches qui sont comme une chandelle sans mèche,

Afin que tu te consumes comme de la laine et comme de la pâte qui se réduit sur une plaque de fer !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Lechy, je ne puis supporter votre profanité.

LECHY ELBERNON, *déclamant.*

« Tout brûle, et la flamme du temps est attachée à nos os, et les compagnies d'assurances n'y peuvent rien.

« Et elle ne périt point après que nous sommes morts, et il ne nous reste plus que quelques os comme des pierres, et elle s'y attache encore.

« – Ô ! que je voie encore

« La fin de l'année et la feuille couleur de joue,

« Quand la journée est depuis le matin comme un soir et que le ciel toujours est pur,

« Et la saison de consommation, alors que la forêt pareillement et les arbres isolés

« Rendent témoignage à l'automne et que s'enflamment les érables et les soumacs !

« Et les uns sont comme revêtus d'or qui tient à peine, et les autres comme de grands hêtres s'agitent dans leurs falbalas marron.

« Et d'autres sont encore verts et les autres sont roses et rouges !

« Que je revienne alors par le chemin quand souffle le vent gros et froid !

« Et la mer est comme du feu bleu et les rivages en sont peints en jaune.

« Et, du bateau que rudoient les eaux sombres, je regarde du côté où s'étend la terre immense,

« Les cieux écarlates et verts où brille une étoile grosse comme une noix. »

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Regardez si elle ne pleure pas.

LECHY ELBERNON, *à demi-voix.*

« Je suis sortie dans le milieu du jour et d'abord j'ai trouvé

« Une tortue sur le rebord du fossé.

« Il va pleuvoir.

« Entre les champs d'herbe et de fleurs blanches la mer est bleue comme l'écaillé de la moule.

« Et dans le feuillage sombre du tulipier des fleurs jaunes brillent comme des lampions d'or. »

– Mais cela se rapporte à autre chose.

On voit sur l'herbe éclairée par la lune l'ombre longue d'un cheval qui court çà et là.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Qu'est-ce que cela ?

LECHY ELBERNON

Je sais ce que c'est !

Cours ! va ! arrête ce cheval que son cavalier ne peut pas diriger.

(Thomas Pollock Nageoire sort en courant et revient un instant après, ramenant un cheval sur lequel le corps de Louis Laine est attaché.

Il le détache, et Marthe, le reconnaissant, reste un moment comme en défaillance.

Puis elle le prend sans rien dire dans ses bras, le maintenant sur son genou.)

Prends-le et garde-le maintenant ! Prends-le, je te le rends.

Il est à toi maintenant et il ne t'échappera plus. Tiens-le.

Mets-le dans ta robe et vois comme il est grand et lourd, lourd et non pas léger.

Ne sois plus jalouse ! maintenant il est à toi toute seule.

Retire-lui les boyaux ! retire-lui le cœur, le mettant à part dans un pot. Croise-lui les mains sur la poitrine et attache-lui la tête sur les genoux.

Et conserve-le dans ta chambre, l'ayant mis dans une jarre de millet.

Ne t'ai-je pas bien vengée ? Car, à l'endroit dans les pierres brunes

Où le Sagadahoc en écumant s'échappe d'entre les montagnes difformes,

Il marchait dans le torrent, se couvrant de l'ombre de la rive et des arbres.

Mais il ne trompait pas l'œil du chasseur et le fusil qui suit et vise.

Et, comme le dindon au plumage de cuivre qu'un coup de feu abat dans son vol,

C'est ainsi qu'il tomba et se coucha dans l'eau et dans les pierres.

Et j'ai ordonné

Qu'on l'attachât sur le dos de cette bête que l'intelligence ne conduit pas. Et voici que le cheval te l'a rapporté.

Tiens-le donc et regarde-le ! Il est à toi, rassasie-toi de lui !

Car la femme est jalouse et profonde et elle ne veut point de partage.

Et son sort est d'aimer et de ne pas être aimée, car l'homme ne l'aime point.

MARTHE

Pourquoi t'es-tu séparé de moi ?

Ne m'as-tu pas juré, lorsque tu m'as connue,

Que tu oubliais le monde et que tu avais perdu le chemin pour y revenir ?

Et moi je t'aimais et je souffrais amèrement entre tes mains et je te donnais mon cœur à manger

Comme un fruit où les dents restent enfoncées.

Et voilà que tu m'as quittée comme si je te faisais horreur.

Laissez-moi vous regarder, ô époux ! Que dites-vous ? Répondez, froides lèvres !

Vous êtes mort et votre servante ne vous peut plus servir.

Ô quelle douleur il y a sur votre pâle figure ! et pourquoi me regardez-vous ainsi avec cette expression d'étonnement et de reproche ?

Il y a une manière dont j'aurais dû t'aimer, et je ne t'ai pas aimé de celle-là.

Et vous me regardez avec vos yeux attentifs.

LECHY ELBERNON

Et moi, est-ce que je ne l'ai pas aimé et est-ce que je n'ai pas à me plaindre aussi ?

Celle qui reste à la maison attend

Que quelqu'un ouvre la porte et la pousse.

Personne n'est venu,

Et je suis sortie par les lieux sauvages et arides, portant

Un vase plein avec moi, par le désert de sel.

Et il s'est brisé et l'eau des larmes s'est répandue en moi,

Comme une source perdue dont le passant dit : « Il y a de l'eau, car l'herbe est verte », et il n'y trouve que de la boue.

Et je bois cette eau moi-même et j'en suis enivrée.

Riez de moi, parce que je suis ivre et que je ne peux pas marcher droit ! Je suis perdue et je ne sais où je suis.

(Elle fait quelques pas en chancelant.)

Vous riez parce que je ne marche pas droit ? Et vous ? Essayez un peu,

Regardez comme je fais bien la femme ivre !

(Elle marche çà et là en chancelant.)

« *Qui est-ce qui me tire mon chapeau par derrière ? I like some drink.* (chantant) *Two little girls in blue...* »

Les enfants lui jettent de l'eau sale et de la boue, mais elle est contente et elle marche la bouche ouverte.

Et son idée est seulement d'aller dormir quelque part.

Et moi aussi, je voudrais dormir, dormir ! Mettez-moi un pavé sur le dos.

Elle s'étend par terre et se met à ronfler.

Silence prolongé.

MARTHE

Thomas Pollock, pensez-vous que la vie ne vaille que d'être gaspillée ainsi ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Que voulez-vous que je réponde ? Je ne sais plus rien.

Je pense que la vie de chacun a son prix pour les autres.

MARTHE

C'est votre avis ? Pensez-vous que la vie des autres ait son prix ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Oui.

MARTHE, *tirant de la poche de Louis Laine le paquet de dollars.*

Prenez !

C'est pour avoir cet argent un moment dans sa poche qu'il vous a livré sa femme

Et sa propre vie.

Reprenez cela ! c'est à vous.

Ô Laine ! ô Laine ! c'est ainsi que tu m'as trompée jusqu'à la fin !

Tu as vendu ta femme et tu as possédé du papier.

Et tu as préféré le papier que la main chiffonne et pétrit.

Pour moi, je t'ai paru ennuyeuse et la vie

Ne t'a paru de nul prix auprès des rêves.

Reprenez cela, Thomas Pollock, cela vous revient. Voyez si le compte y est.

Reprenez ce papier avec la valeur qu'on a écrit dessus, afin qu'on ne s'y trompe pas.

Soyez heureux ! Transformez tout en papier afin que vous puissiez le mettre dans vos poches.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Je reprendrai ce papier, car il ne faut pas le jeter. Et l'argent est une bonne chose pour ceux qui savent s'en servir.

(Il se lève.)

La journée est finie et une autre est commencée. Voici que je me lève. Ô que les jambes me semblent pesantes !

Douce-Amère, quel que soit le mal que je vous ai fait, pardonnez-moi.

(Marthe incline la tête.)

Qu'allez-vous faire maintenant ?

MARTHE

Je vais faire ma robe de deuil, car je suis veuve.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Est-ce que je puis vous aider en quelque chose ?

MARTHE

Thomas Pollock, je suis plus riche que vous ne l'êtes.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Cela est vrai, car me voici à pied.

Comme il me semble que j'ai vieilli !

Je suis vieux et il va falloir que je me remette sous la main d'un autre.

Mais je n'ai plus de courage et ce cœur que j'avais au travail ; je collais à mon idée comme une huître qui s'incruste dans la pierre !

Ô Douce-Amère, je me souviendrai toujours de vous !

Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ?

MARTHE

Prenez soin de cette femme qui est là.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Je le ferai.

MARTHE

Thomas Pollock ! apprenez une chose du prodigue ! apprenez une chose de l'avare !

Apprenez une chose de l'homme ivre et du jeune homme qui aime d'un amour déréglé. Et apprenez une chose des femmes.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Qu'allez-vous faire maintenant ?

MARTHE

Que sais-je ? Me voici veuve.

Hélas, Laine ! Ô

Mon mari ! ô la seule chose que j'avais !

Mais cela est bien ainsi.

Oui, il est bon que tu sois mort et que je me trouve ainsi seule et désolée,

Et il est juste et bon qu'il n'en ait pas été selon que j'aurais voulu.

Ce n'est pas à moi de savoir pourquoi, car je suis une simple femme, et je n'ai affaire que d'obéir.

Nous ne voyons pas Dieu ; mais nous voyons l'homme qui est l'image de Dieu,

Et ne louerons-nous pas le soleil qui nous permet de le voir et de le regarder ?

Non, je ne sais ce que je ferai.

C'est assez du jour présent, c'est assez que de vivre aujourd'hui, et de faire ce qu'on a à faire avec soin.

Je coudrai, travaillant à l'ouvrage que j'ai sur les genoux.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE

Voulez-vous me donner la main ?

Elle lui tend la main, qu'il serre en silence.

MARTHE

Aidez-moi à le rapporter dans la maison.

Ils sortent, emportant le corps.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Mai 2010
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Andrei, MichelB, Jean-Marc, FlorentT, PatriceC, Coolmicro et Fred.